

# LES VOIX DE IAȘI

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS  
NOIR SUR BLANC

*Lumières de Joseph Czapski, 2003 (prix Schiller).*  
*Roumanie, prison des âmes, 2010 (édition revue et augmentée).*  
*La Terre est l'oreille de l'ours, 2012.*

JIL SILBERSTEIN

LES VOIX DE IAȘI

UNE ÉPOPÉE

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication du présent ouvrage  
a bénéficié d'un soutien de la Fondation Leenaards

© 2015, les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne

ISBN : 978-2-88250-385-5

*De quel droit avons-nous adressé aujourd'hui aux Juifs le reproche d'égoïsme, de quel droit prétendons-nous des Juifs qu'ils n'aient ces hauts et nobles sentiments que la patrie inspire à chaque citoyen, de quel droit émettons-nous de telles prétentions, alors que nous nous refusons de leur donner une patrie à aimer et à défendre ?*

Ghica Comăneșteanu

*Je voudrais connaître, par exemple, la législation antisémite qui pourrait abolir en moi ce fait irrévocable : je suis né au bord du Danube, dans une contrée que j'aime.*

Mihail Sebastian



Ce livre est dédié à Miriam et Pincu Kaiserman, au professeur Silviu Sanie, à Gheorghe Samoila, au regretté professeur Dumitru Ivănescu, à feu Ițic Șvarț-Kara, ainsi qu'à la mémoire de Berman et Babette Silberstein, mes arrière-grands-parents de Iași, qui firent ce que je suis.

Gratitude à eux tous !

Il se veut aussi un hommage à Manolache Costache Epureanu, Petre P. Carp, Titu Maiorescu et à ces autres hommes politiques roumains qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, s'opposèrent fermement à un déchaînement judéophobe dont l'issue s'avérerait désastreuse.



I

# PRÉLUDE



## Ouverture

*À sa manière de nous faire face, debout, bien droit mais silencieux, paralysé par la teneur d'un message qu'à l'évidence il désirait très fort nous délivrer, on aurait pu penser que nulle parole, jamais, de l'homme en noir, ne parviendrait à rompre le saint recueillement.*

*Puis les mots s'étaient enhardis. Précautionneusement d'abord, servis par une voix suave, caressante, empreinte d'humilité et de solennité. Des mots qui voulaient signifier la douleur, mais aussi le devoir – en cet instant sacré – de jeter bas les masques afin de se porter vers l'innommable. Vers cette chose inqualifiable que tous nous connaissions, qui nous réunissait, que nous étions venus commémorer et qui, en ce lieu même – siège de l'ancienne capitale de la principauté moldave –, à quelques pas d'ici, soixante-dix ans plus tôt...*

*Le grand pogrome de Iași et ses « trains de la mort » ! Carnage qui, en l'espace d'une semaine, entre le 28 juin et le 6 juillet 1941, devait coûter la vie à quelque treize mille Israélites.*

*Oui, c'étaient là des mots on ne saurait plus investis. Et l'homme qui les prononçait, l'homme de Dieu, de ce Dieu vénéré par l'Église d'Orient ; l'homme à la barbe blanche et à la coiffe noire sur laquelle scintillait une sobre croix d'argent ; l'homme qui s'adressait aux quelques rescapés de ces journées d'enfer, aux familles des broyés, aux témoins par miracle épargnés ; cet homme-là nous paraissait chargé tout à la fois de la vilenie de notre engeance, d'une surnaturelle autorité et – don inespéré de la miséricorde – de la promesse d'une rédemption possible.*

*Au fil du temps, l'intonation avait crû en ampleur et le débit en assurance. Si bien qu'aux mots les phrases s'étaient substituées, bientôt portées par la ferveur, comme aspirées vers le plafond de l'hôtel Moldova, dans le grand salon duquel nous nous étions*

massés le temps de la cérémonie. À présent, les paroles semblaient même voler...

Or c'est à ce moment précis qu'un vilain taon s'avisa de me visiter.

« C'est bien joli, tout ça ! » se prit à marmotter dans mes tréfonds quelque vieille accointance. « Mais les os ! Les ossements des milliers de victimes de ces jours fatidiques : devraient-ils pour autant resplendir ? Chanter à l'unisson d'un tel déploiement d'éloquence ? Car n'est-ce pas là ce que l'on attend d'eux ? Ô vertueuse contrition... Simagrées ! Toc et tartufferie ! »

Que n'eussé-je donné pour, coupant court à cet accès rageur, me fondre à nouveau dans le chœur et me laisser porter par la voix d'or, pleurant mes morts à moi. Communiant avec mes semblables dans une tendre affliction. Mais, tirée de sa léthargie, la bête n'entendait plus se laisser manœuvrer. Pas question de lui faire regagner sa trappe. En sorte que, de l'homélie, ne demeura bientôt qu'un vague brouhaha. Qu'une indistincte rumeur.

Ma vision se brouilla. Au petit homme en noir et à la barbe blanche vinrent s'en substituer d'autres, également dotés d'une grosse croix pectorale, mais bien différemment intentionnés. La fureur qui les tisonnait ! – zèle vengeur et venin. Leurs vociférations et gesticulations, s'agissant d'instiller la haine d'un peuple renégat qu'une insatiable cupidité avait enjoint – crime des crimes, imprescriptible ! – à livrer à la mort l'Agneau de Dieu, « Notre Sauveur, Jésus-Christ ». Des youpins, qui plus est, avides de soutirer aux petits des chrétiens ce sang de l'innocence offrant de consacrer le pain azyme de leur Pâque maudite.

Si je me délectais de cette mascarade ? Ô, y eût-il du vrai – « et même é-nor-mé-ment de vrai, tu peux le dire sans crainte de t'abuser ! » exultait mon démon – dans ce précipité d'histoire ancienne, rien n'eût pu, au contraire, me soulager, autant que de me voir sur-le-champ soustrait à son empire. Mais plus je m'efforçais de brouiller la vision, lui opposant – comme autant de jokers fébrilement brandis – moines ou métropolitains par qui carnages, profanations, tabassages et pillages furent épargnés, ou du moins modérés, plus fort rugissaient les dévots.

Et puis, à un moment, la scène bascula. Je me sentis comme propulsé au croisement de deux rues. Deux rues chauffées à blanc par un soleil d'été et que, rapidement, j'identifiai. La Vasile Alecsandri et la Cuza Vodă ! J'étais toujours à Iași, mais cette fois à deux pas de la place Unirii. L'indescriptible raffut qui y régnait ! Qui sitôt m'agressa – rumeur démente, rugissements, supplications, cris

*hystériques, interjections, sanglots, gémissements, claquements d'armes à feu, invectives et musique légère !*

*Recomposer pareille vision d'horreur ? Mais comment donc traduire le climat d'épouvante émanant des colonnes humaines progressant sur trois à quatre rangs, rasant les murs, composées d'hommes de tous âges aux bras dressés, aux regards fous d'angoisse – visages contusionnés, vêtements maculés, déchirés – que des gradés ou de simples soldats roumains et allemands survoltés, gesticulant, hurlant, jouant des crosses ou de la baïonnette, tirant sur qui tentait de se soustraire au mouvement ou de seulement baisser les bras, sommaient de progresser en direction de la préfecture de police ?*

*Comme pour baliser leur avance : ces corps privés de vie, entassés à la hâte le long des caniveaux, baignant dans des mares de sang. La bousculade des badauds hystériques, hors de leurs gonds. Certains courant tout en expectorant insultes, malédictions, ou en crachant sur les malheureux convoyés. D'autres leur jetant des pierres. D'autres prêtant main-forte aux militaires à coups de barres de fer. De gourdins. De fouets. De couteaux. De marteaux. De tout ce que l'on avait pu saisir avant de rallier la curée. Certains, enfin, ne se privant nullement de dépouiller de leurs habits, de leurs chaussures, tels d'entre les pestiférés, quitte à leur fracasser la tête.*

*Qui donc étaient ces hommes, ces femmes, ces groupes d'adolescents, ces couples accourus défouler – au son de valses dont plusieurs véhicules allemands, munis de haut-parleurs, régalaient en passant l'assistance – leur haine du Juif ; haine ingérée au fil d'années de propagande et de pogromes impunis, cependant que tels autres, visiblement étreints, détournaient le regard ou que, plus rarement, une bonne âme se mêlait de relever – au péril de sa vie – telle femme tabassée, tel vieillard rossé ou tel gamin défiguré ?*

*À cette question, du moins, il est facile de répondre. Des membres ou des sympathisants de la « Légion de l'archange Michel » et autres associations ultranationalistes, xénophobes et antisémites. Mais aussi des petits fonctionnaires. Des cadres municipaux. Des retraités. Des cheminots. Des lycéens. Des avocats. Des artisans et commerçants frustrés par l'âpre concurrence. Des domestiques, balayeurs, apprentis. Des cochers. D'anciens militaires. Des professeurs. De jeunes mariés en quête d'un nouveau logement. Des jeunes filles. D'honnêtes mères de famille, enfin – « légionnaires » ou non – faisant preuve d'une haine sans retenue ; assénant coups et anathèmes ; brisant les crânes.*

*Quelques mètres encore, que je franchis porté par une population au comble de l'émoi, déterminée à ne rien perdre du spectacle et*

qui piétine en attendant on ne sait quoi. L'entrée de la préfecture, au 6 de la rue Vasile Alecsandri. Sa cour immense et laide où se massent, par milliers, les proscrits rudoyés par la garde roumaine afin que les nouveaux venus, cueillis par une bande de brutes ravies d'abattre sur les épaules ou sur les têtes leurs barres à mine, puissent tout de même s'y entasser.

Toujours ces ordres proférés. Ces piétinements. Ces cris, suppliques, invectives. La rumeur anxiogène. Puis le mugissement d'une sirène. Et là... Tout n'est plus que déflagrations, que tirs partis de mitrailleuses, de mitraillettes, de fusils de chasse, de pistolets. L'œuvre de militaires, policiers ou civils. Ça part depuis tous les endroits imaginables, des fenêtres, des balcons, des toits, des escaliers. Même du clocher de l'église Saint-Ilie, patron de la foudre et du tonnerre, où ont été hissées des armes lourdes. Mille hurlements s'élèvent. Mille corps s'affaissent. Mille gémissements expirent. Un homme, pourtant, parvient – on ne sait trop comment – à franchir le mur d'enceinte. Clameur générale. Aux abois, les yeux fous, il se jette vers nous, avide de se fondre dans la masse. Trop tard ! Un civil l'abat. Deux coups tirés à bout portant. Ce visage horrifié qui plonge vers le bitume. La foule qui s'écarte en criant. Moi qui me fais l'effet de mourir en cet homme. La main, alors, qui presse mon avant-bras. « Vous allez bien ? » La voix de l'ami Kaiserman !

Dégrisé, haletant, je retrouve l'océan des nuques. Et tout au fond, qui nous fait toujours face : l'homme de noir vêtu qui continue son plaidoyer pour la concorde et le pardon...

« Ça va, Pincu. Ça va. Merci. »

## Marasme, déprime et bonne humeur

L'ingénieur à la retraite Pincu Kaiserman ? Suffise qu'au moment de le faire apparaître j'abaisse mes paupières : surgit un petit homme pimpant, tiré à quatre épingles, octogénaire doté d'une silhouette d'adolescent et dont la fine moustache, courant parallèlement au ruban de son couvre-chef, excelle à souligner un sourire malicieux.

« Erreur sur la personne ! » proteste la gravure de mode. « Et les misères du grand âge ! L'œil à peu près perdu ! Le cancer qui ronge ; qui ne cesse de gagner du terrain ! Et cette bronchite qui ne veut pas partir... Qu'en faites-vous donc ? » Trop tard, car en dépit de ces maux bien réels et maintes fois déclinés, l'œil valide se prend à scintiller. Les minces lèvres à se distendre...

Merveille que l'homme, dès lors que l'expérience – ou le tempérament – l'incite à ne jamais longtemps céder à la résignation. Or, dans le vaste chœur des êtres dont on ne saurait dire que l'existence les épargna des mille et une formes de l'âpreté, celui qui me fait face figure en bonne position. En quoi cela ? Patience, lecteur ! Pour l'heure, faisons un peu mieux connaissance.

Un décor, tout d'abord. Une scène fondatrice. Un hall d'hôtel sis à Iași, trois cent dix mille âmes, troisième ville de Roumanie en nombre d'habitants. Dans ce hall, un employé pointant un long index et déclarant : « Vous suivez cette rue, là-bas, sur quatre ou cinq cents mètres, puis vous tournez à gauche – dans la rue Cucu. C'est simple ! » Dehors ? Un froid vicieux (nous sommes en janvier 1990). Une cité en effervescence, qui met les bouchées doubles trois semaines après la chute de Nicolae Ceaușescu, criminel avéré et prétendu « Danube de la pensée ». Une foule de travailleurs jetés en travers de la place Unirii, sanglés dans leurs manteaux d'hiver et s'appliquant à éviter plaques de verglas et (nombreux) nids-de-poule. Des trams qui grincent et dont la sonnette semble tinter à tout propos. Quelques pigeons réfugiés autour de la statue du prince Alexandru Ioan Cuza. Des ouvriers qui piochent...

Dévalant l'escalier du Traian, le couple dépasse le palais Braunstein – ou plutôt ce qu'il en reste –, s'engouffre dans ce qu'il croit être la rue Cuza Vodă et s'avère être le boulevard Ștefan cel Mare, manquant ainsi de percuter un cortège d'étudiants réclamant, à grand renfort de slogans, pancartes et drapeaux nationaux fraîchement débarrassés de leurs armoiries socialistes, des professeurs compétents. Exclamations. Mots échangés. « Vous êtes français ? ! » Trois œillets de papier enduits de cire, reçus d'une jeune fille (« Chez nous, tout se fait toujours par trois ! »). Puis le cortège de reprendre sa route et de s'époumoner :

*Libertatea Noastră ! Libertatea Noastră !*

On oblique dans la Brătianu. Retrouve la Cuza Vodă. Passe la tour carrée du monastère Golia, vestige du XVII<sup>e</sup> siècle. Plus loin encore, désertique, plongeant vers les faubourgs disgracieux de la ville étagée selon sept collines, la rue Cucu. Et là, sur un terrain boueux...

Admettons que j'aie persisté à ignorer – discrétion de mon père aidant – qu'à Iași, un jour d'hiver 1878, mon grand-père Guillaume était né ; aurais-je parcouru, sur des routes verglacées, y traînant ma compagne, les quelque sept cents kilomètres séparant Timișoara d'une ville jadis prospère, que les bombes soviétiques de juin 1941, les frappes aériennes de l'été 1944 dues aux forces alliées, puis qu'une conception de l'urbanisme importée de Moscou ont massacré, mais dont nul ne niera qu'elle exhibe encore des *restes* somptueux ? Qui sait ? Le fait est que, déterminé comme je l'étais à recueillir, à travers le pays, les témoignages les plus divers portant sur la « prison des âmes » qu'avait été la Roumanie entre 1945 et 1989, je crois que nul détour – si substantiel qu'il fût – n'eût suffi à me faire hésiter.

Mais il se trouve que grand-père Guillaume avait bel et bien vu le jour à Iași, un 25 décembre 1878, au sein d'une famille juive dont je ne savais rien, et que la plus infime chance de découvrir – en prime ! – tels détails relatifs à mes lointaines origines constituait un fameux aiguillon.

Sur ce terrain boueux, lugubre et déprimant, s'offrant aux yeux de qui emprunte la rue Cucu : la Grande Synagogue annoncée, avec son allure triste et délabrée, son gros bulbe de zinc surmonté d'une sphère porteuse d'une étoile de David. À gauche : deux plaques commémoratives, une porte à deux battants, un escalier faiblement éclairé. Nous voici parvenus au secrétariat de la communauté israélite, vaste bureau turquoise doté d'un gros poêle de faïence et où notre irruption met fin à la conversation entre ses occupants. Lesquels occupants, d'abord surpris, ne tardent pas à nous faire le meilleur des accueils. Premier homme à se présenter : Ițic Șvart-Kara, quatre-vingt-trois ans, écrivain, essayiste, historien, professeur, dramaturge et spécialiste du folklore yiddish. Le flux de bonne humeur et de vitalité qui, d'emblée, s'offre à nous, jailli de

deux yeux pétillants et de propos allègres qui sous peu vont brasser boutades, historiettes et paradoxes ! Comparé à lui, son compagnon – plus jeune d’une vingtaine d’années – fait l’effet d’un désabusé, de quelque atrabilaire qu’accable en permanence la vanité de la Création. Seulement, il se trouve que « M. le président de la communauté israélite », comme l’appelle à tout propos – non sans une pointe de taquine-rie – İtîc Kara, n’est pas constitué d’un seul tenant. Que cet homme-là, en qui, pourrait-on croire, s’incarne un personnage de Tchekhov, se double d’un interlocuteur prompt à la riposte, sur le visage duquel un sourire suraigu peut fort bien s’aviser de triompher. Il faut les voir, ces deux, s’asticoter, se contredire, cependant qu’ils s’efforcent de satisfaire à mes questions : couple de talmudistes ravis qu’une occasion de plus leur soit offerte de batailler et d’ainsi – espèrent-ils, fût-ce au prix d’un acrimonieux mais passager débordement – accéder à cette quintessence survoltée et féconde qui concède à l’esprit son sel. Tout cela, notez-le, sans à aucun moment se départir des formes les plus extrêmes de l’urbanité. « M. le président » ou « M. l’ingénieur » par-ci, « M. l’historien » par-là.

Alors oui : il faut voir scintiller d’aise les yeux rieurs d’İtîc Kara, cependant que s’empourpre le visage de son vis-à-vis. Du moins jusqu’à ce que, d’une botte inattendue, celui-ci ne déstabilise un temps son adversaire. Et que sa fine moustache ne se trouve soulevée par un sourire triomphal.

Car tel est le pouvoir de repartie de Pincu Kaiserman.

Ce que, ce matin-là, j’apppris ? Rien de bien substantiel relativement à ma famille, vu le peu d’éléments dont j’étais détenteur. « Aux Archives nationales, peut-être. » Mais lesquelles ? Celles de Iași ? De Bucarest ? Pour les deux acolytes, une occasion rêvée de poursuivre leurs chicaneries.

– Après tout, c’est vous qui devriez parler ; c’est vous l’historien !

– C’est bon, c’est bon, je me tais. Je ne dis plus rien !

Des informations touchant à la communauté, par contre ? L’âpre panorama ! Une ville jadis prospère et qui, au seuil de la Seconde Guerre mondiale, accueillait une majorité de Juifs :

– Quarante-cinq mille Israélites ! Cent dix-sept synagogues ! Un Théâtre juif ouvert en 1876 par Abraham Goldfaden et appelé *Pomul Verde*, donc « L’Arbre vert ». Réalisez : le tout premier théâtre yiddish au monde ! De très nombreuses

manufactures – de textile, surtout. Puis la flambée antisémite, le pogrome de juin 1941, les deux trains de la mort, les exclusions, les vexations, le travail forcé, dans les pires conditions. Pour finir, dès 1945, les prémices d'un exode massif vers la Palestine, puis vers Israël. Si bien qu'aujourd'hui, le 23 janvier 1990, ne restent plus ici que neuf cents Juifs. Et encore ! D'année en année, la communauté continue de fondre. L'hémorragie paraît ne pas avoir de fin.

MOI. – Les mariages mixtes se sont multipliés, à la fois par manque de partenaires et parce que certains ont voulu épouser des Juifs pour pouvoir quitter le pays. Vous savez, la grande majorité des Israélites ne rêve que d'une chose : partir en Israël.

PINCU. – Bien sûr, personnellement, je crois qu'ils doivent partir, mais moi je ne partirai pas. Je suis trop attaché au mode de vie qui est le mien ici et la possibilité d'émigrer en Israël ne me sourit en rien. Et puis, de toute façon, ce serait trop tard ; je suis bien trop âgé.

KARA. – Les vieux émigrent en Palestine pour y mourir ; pour moi, c'est encore trop tôt ! Mais la vérité est que nous sommes nécessaires ici...

PINCU. – Mais non ! On n'a pas du tout besoin de nous !

KARA. – Je vous dis que nous avons besoin d'activistes pour notre communauté ! Dans dix ans, vous m'en donnerez des nouvelles...

PINCU. – Dans dix ans, eh bien...

KARA. – Et si nous allions déjeuner ?

Sus donc au restaurant communautaire où s'entasse une bruyante assemblée d'étudiants israéliens (d'où nouveau coup de blues pour le bileux Pincu qui me susurre : « C'est bien pratique pour eux qui viennent faire des études à Iași ; quant à nous payer de retour par un peu d'attention... Au fond, ils nous méprisent »). Quelques propos encore, au sujet de mon souhait de visiter la synagogue et son petit musée – requête qui comble d'aise mes vis-à-vis. Puis, « M. l'écrivain » ayant un rendez-vous, il lui faut nous quitter, non sans m'avoir dédicacé un recueil de ses contes rédigés en yiddish et dont le titre se laisse ainsi traduire : *Les Années d'espérance*.

La suite ? La visite désirée. Bancs fatigués ; globes lumineux sur lesquels dansent des caractères hébraïques ; bannières de lourd velours grenat tissées de fils d'or, photographies

anciennes et affichettes, livres, journaux, passeports, manuscrits ; des pensées pour les miens inconnus, pour la source commune. Une promenade guidée à travers Iași, son palais administratif, son jardin botanique, sa somptueuse église des Trois Hiérarques, ses enfilades de hideux immeubles locatifs. Depuis le monastère Cetațuia, une vue plongeante sur des dizaines de complexes industriels, « démesurés et inutiles », aux dires de Pincu. Puis l'heure venue – hélas ! – de prendre la route de Bucarest, où nous sommes attendus... non sans avoir brièvement présenté nos hommages à la plus gracieuse, fondante et élégante sexagénaire des lieux, j'ai nommé Madame Kaiserman (« dites Miriam ! »). Laquelle Miriam, navrée de nous voir promptement filer, nous fourre dans les poches des poignées de bonbons.

– Si vite ? Nous reverrons-nous ? Allez-vous revenir ?

– Ne nous oubliez pas, dites. C'est promis ?

### *Cher Bougon des volcans,*

*Que mon ami Pincu puisse t'intriguer, voire même te « titiller » comme tu l'écris si joliment : joie dans le ciel ! Quel homme, en vérité, digne de considération, d'attachement. Quant à la suite que je donnais à cette rencontre mémorable et que, m'écris-tu, tu te réjouis d'apprendre...*

*Qui d'entre nous peut se dire franc des charges que la mauvaise conscience excelle à faire peser sur les cœurs normalement constitués ? Le chanceux ! L'hypocrite ! Tel n'est en tout cas pas mon cas. Trop de promesses non tenues. Trop de vœux éventés. Je sais : l'affairement au quotidien ; telle entreprise à peaufiner ; tel nouveau projet qui fermente. Ce n'est pas rien, alors on se fend d'une lettre. Puis d'une autre. On y confesse se languir. On y assure que bientôt, L'an prochain à Jérusalem, si tu veux. Mais dans les faits... Et puis, un jour, l'éclipse.*

*C'est ainsi. Tu te souviens que, peu après notre virée roumaine, Mico et moi emménagions à Washington. Que, quelques mois plus tard, à la faveur d'une rencontre, je décidais de partager – un an durant – la vie d'un peuple amérindien des forêts*

*subarctiques. Peuple ségrégué, pillé, humilié, dont je souhaitais faire connaître l'histoire, l'esprit et la culture, en même temps que les âpretés auxquelles il se trouvait soumis. Autant dire donc que la pensée des amis Kaiserman s'en trouva éclipsée. Pas tout à fait, cependant ; du moins, pas avant un certain temps. Car au fil des premières années qui suivirent, à diverses reprises, la simple vue de bacs de cartes postales anciennes devait m'induire à y traquer des vues de Iași. Témoin cette photo de la Chambre de commerce sise au 10 de la rue Cuza Vodă (le bâtiment est encore là). Ou ce type en manteau et bonnet de fourrure posant, canne à la main, devant des halles conçues par le bureau d'architecte de Gustave Eiffel.*

*Plus tard advint le long séjour que tu sais dans un village du littoral amazonien. Chez des Indiens, une fois encore. Eux aussi détenteurs de savoirs prodigieux. Eux aussi spoliés par la puissance coloniale, parqués sur des lambeaux de territoires ancestraux. Le temps de rédiger cette nouvelle enquête, et je me tournais vers les Touvas, éleveurs que j'allais retrouver trois étés d'affilée au fin fond de la Sibérie. Enfin, un jour, une amie éditrice me proposa d'offrir une seconde vie à mon carnet de route roumain. Jugeant qu'il serait pertinent d'adjoindre à ce corpus de voix – thrènes et éclats de joie mêlés – une sorte de Vingt ans après, je repartis en quête de mes interlocuteurs d'alors. Et là...*

*Le brouillard rouge qui fit l'assaut de mon visage ! La honte ! L'affreux remords à la pensée des Kaiserman dont j'avais tout bonnement oublié l'existence. Après tellement d'années, comment oser renouer le contact ? D'ailleurs, qui me disait que tous deux étaient encore de ce monde ?*

*Crois-moi, en composant leur numéro de téléphone, je n'en menais pas large. Toutefois d'entendre, passé un long silence suivi d'un chevotement causé par la surprise, une voix éraillée, très fortement accentuée, à quoi j'identifiais la griffe de Pincu ; d'apprendre que lui et sa compagne, bon an, mal an, n'en avaient pas encore fini avec la vie (quand bien même « vous savez, à quatre-vingts ans passés, plus grand-chose ne fonctionne ! »), puis de sentir se déliter la pesante draperie des reproches pour laisser poindre une bouffée de bonheur vrai... Félicité ! Que c'était bon de se sentir si vite – et à si peu de frais – absous.*

*Quelques semaines plus tard – le samedi 21 septembre 2009, pour être précis –, tu aurais dû nous voir aborder, bras dessus, bras*

dessous, la rue piétonne Lăpuşneanu, puis gagner le Tuffli, soit ce qu'on fait pratiquement de mieux ici en termes de salon de thé.

Ce qui fut égrené au cours de cette unique soirée ? Des propos tout d'abord heureux, relativement à leur jeunesse à tous les deux dans une Iaşi encore prospère. Puis d'autres plus mélancoliques, reflets d'une communauté qui, depuis vingt années, comme pour désavouer l'optimisme à tout crin de feu Iţic Şvarţ-Kara, n'avait cessé de fondre. Au point que, présentement, la Grande Synagogue – la seule des cent dix-sept synagogues à être encore en exercice – se trouvant en réfection, une chambre de l'appartement de Miriam et Pincu suffisait aux offices.

« Combien vous avais-je dit en 1990 ? Neuf cents ? Si nous sommes à présent trois cent cinquante... »

Enfin, pour faire écho à mes questions alimentées par la récente publication en langue française de Cartea Neagră, enquête que Matatias Carp consacra, dès les années quarante, à la destruction des Juifs de Roumanie, se pressèrent d'autres souvenirs relatifs au pogrome des 28 et 29 juin 1941.

L'énormité d'un tel carnage ! Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés en deux jours – dont une partie à l'aide des « moyens du bord ». Des milliers de malheureux anéantis en pleine rue, dans les locaux de la police – voire à leur domicile – par la gendarmerie, l'armée et des civils de toutes sortes venus prêter main-forte. Il fallait vraiment en vouloir aux Israélites ! Sans compter les victimes de deux trains de la mort – témoignage d'un sadisme pratiquement sans égal. Comment circonstancier cette abomination ? Par l'urgence de trouver des coupables aux revers subis par l'armée roumaine face à des troupes soviétiques ayant franchi le Prut ? De faire donc des Juifs des saboteurs armés de torches électriques afin de signaler à l'ennemi les principales cibles à détruire ? Mais derrière tout cela ? Plus en amont ?

MOI. – Plus en amont ? Il vous faut savoir qu'ici, entre les murs de l'université Alexandru Ioan Cuza, depuis bien vingt années déjà, des professeurs connus pour être des antisémites inoculaient à la plupart des étudiants le dégoût des Juifs... quand bien même un bon nombre de ces Juifs avaient péri lors de la Première Guerre mondiale – en défendant la patrie.

MIRIAM. – Et qu'ils y avaient péri en grande partie parce que, d'une manière systématique, les Juifs s'étaient vu expédier en première ligne !

PINCU. – *Cela en dépit du fait que, légalement parlant, ils n'étaient pas même des Roumains ! La citoyenneté, ils n'allaient l'obtenir qu'en 1923... et ceci grâce à la pression internationale. Toujours est-il qu'en ces derniers jours de juin, un nombre considérable de Juifs ont été tués par la police, par des hommes au chômage également, qui n'avaient plus de quoi vivre ; qui ont donc profité de l'aubaine pour voler tout ce que les Juifs possédaient. De nombreux autres Israélites ont été dirigés vers la gare. Là-bas, passé une attente interminable sous une chaleur de plomb, on les a fait monter dans deux trains distincts. Dans des wagons pour animaux, dépourvus de toilettes, sans même de simples seaux, et dont les plus petites ouvertures avaient été bouchées. L'un des trains devait se rendre à Podu Iloaiei, à quinze kilomètres de là : un trajet qui, en temps normal, aurait dû prendre une demi-heure à peine. On lui a fait mettre des heures et des heures. À mi-parcours, le train s'est arrêté. Dans les wagons, la moitié des gens étaient morts, asphyxiés. Plus tard, les surveillants ont dit qu'il s'y était produit des scènes de démence. On y buvait sa propre urine, on riait de folie, on s'asseyait sur les cadavres. L'autre train, en partance pour Călărași, contenait quelque cinq mille Juifs, dont un cinquième seulement devait arriver à destination, sept jours plus tard. Soixante-dix ans après, on n'a pas fini de chercher des réponses au « pourquoi ? » Plutôt, nous continuons de nous demander : « Était-ce un cauchemar ? Était-ce la réalité ? »*

MIRIAM. – *Mais vous savez, des Roumains ont aussi essayé de nous prêter main-forte. Comme Viorica Agarici, la présidente de la Croix-Rouge locale, qui, quand le train pour Podu Iloaiei s'est arrêté, a sommé soldats et gendarmes de distribuer de l'eau, du thé et un peu de sucre.*

PINCU. – *C'est vrai ! Une pharmacienne a elle aussi tenté de s'interposer. Deux prêtres ont fait ce qu'ils pouvaient pour soutenir les nôtres.*

MIRIAM. – *Et M<sup>me</sup> Zosin Gorgos, qui circulait dans les maisons pour avertir de l'arrivée des casseurs !*

PINCU. – *Et le colonel Pastravanu !*

MIRIAM. – *J'ai aussi lu qu'un ingénieur appelé Petru Naum avait été tué par un soldat alors qu'il tentait de sauver un Juif qu'on allait mettre à mort.*

PINCU. – *C'est ce que nous vous disons : il y a encore eu d'autres cas semblables...*

MOI. – *Et passé le pogrome ?*

PINCU. – *Nous étions en pleine guerre. À chaque instant, nous craignons d'être déportés en Transnistrie, où ont péri plusieurs centaines de milliers de Juifs roumains de Bucovine et de Bessarabie. Une situation tout sauf normale. Pendant deux ou trois ans, jusqu'à l'époque de Stalingrad en fait, nous espérions que ceux qui avaient été embarqués de force dans les trains se trouvaient dans un camp de travail...*

MIRIAM. – *C'est ainsi. Après la guerre, beaucoup d'entre nous ont émigré en Israël. Même des amis à nous qui avaient été ministres. Nous pas, pour le plus grand étonnement de nos amis roumains. Nous avons ici des parents, que nous ne pouvions abandonner. Et puis, quand ils sont morts, c'était trop tard...*

PINCU. – *D'autant que nous avons aussi un fils, Alfred. Alors ? Ne valait-il pas mieux rester jusqu'à ce qu'il ait obtenu son baccalauréat ? Nous nous disions : en Israël, ne connaissant pas l'hébreu, il va se sentir perdu. Restons encore un peu.*

MIRIAM. – *Et puis, n'étant pas des sionistes, ni des idéalistes, nous ne nourrissions pas vraiment le rêve d'émigrer là-bas.*

PINCU. – *C'est ainsi que nous sommes toujours ici : deux petits vieux !*

*Je t'ai donné un aperçu de ce qui s'était dit. Mais les regards. Mais le sourire mi-fataliste et mi-malicieux de Pincu. Mais sa main fine et fraîche posée sur la mienne. Et la douceur, la renversante bonté à l'œuvre chez Miriam... Comment ai-je fait, ce soir-là, pour ne pas tout bonnement me mettre à sangloter ?*

*Plus tard, tandis que lentement nous regagnions la place Unirii, me saisissant le bras, Miriam m'a dit : « Je me souviens de 1938, l'année la plus heureuse pour les miens. La vie était calme alors. Le sens de la famille développé. Cet été-là, avec quelques cousins, nous nous étions réunis au village de Vatra Dornei. Quel bonheur ! Un peu plus tard, lorsque j'avais douze ans, les persécutions ont commencé. Beaucoup de mes proches sont morts. Le bonheur s'est évanoui. Allez ! Dieu vous accorde encore beaucoup d'années et de bonheur. Dieu nous accorde aussi de nous revoir. Vous reviendrez, n'est-ce pas ? »*

*Ce que j'ai répondu à cette nouvelle perche tendue, Dieu seul le sait, tant ce qui s'était dit m'avait étreint. Pourtant, à peine nous étions-nous quittés, de voir le vieux couple s'éloigner prudemment dans la nuit, hésitant, tâtonnant, quelque chose m'avait dit que, pour de bon, ces deux-là avaient pénétré dans ma vie, que désormais*

*je n'étais plus disposé à les en laisser ressortir, que sous un prétexte ou un autre j'allais les retrouver.*

*La tentative de déceler la moindre trace de ma famille s'était-elle promptement soldée par une déroute ? Du moins ces êtres-là m'étaient-ils offerts – palpitants, chaleureux, qui me semblaient valoir tous les oncles et les tantes du vaste univers.*

## Éloge des images

Je plains sincèrement celles et ceux qui n'ont de considération que pour la volonté, ce sésame d'opérette cher aux présomptueux. Et le travail du désir ? Et l'œuvre de ce petit malin qui s'insinue en vous à la manière d'un clandestin, y fore en secret ses galeries et qui, prenant prétexte d'activités apparemment futiles, vous ensemence et vous féconde plus sûrement que vingt serments récidivés ? Qu'en faites-vous ?

M'étais-je autrefois plu, au fil de visites chez l'un ou l'autre brocanteur, à acquérir une demi-douzaine de cartes postales anciennes représentant tel bâtiment ou telle rue de cette Iași que, parfois, je me plaisais à surnommer « ma ville » ? Entre-temps, l'heureuse irruption d'Internet, bientôt suivie par celle de sites spécialisés, avait notoirement simplifié la donne, offrant aux passions ou curiosités la grâce d'exulter au quotidien. D'où sans doute, dès mon retour en Suisse fin septembre 2009, l'idée de pianoter sur mon clavier, histoire d'apprendre ce qui pouvait se proposer en termes de petits rectangles illustrés dévolus à l'ancienne capitale de la principauté de Moldavie.

Quelques jours d'une activité que j'avais pensée anodine, accomplie « comme cela », « en passant »... Déjà, je me retrouvais pris au piège. Laisser filer une carte lithographique de l'institut du Sacré-Cœur que semble contempler un imposant Miron Costin de bronze ? Offrir à la jouissance de quiconque le bâtiment de l'ancienne Administration financière devant lequel patiente une calèche cernée par une ribambelle embourgeoisée ? Pour qui me prenait-on ? D'où premières enchères, surenchères parfois. D'où compte

à rebours, fièvre et sueurs froides. Triomphe ou frustration. Sans compter, chaque fois, l'anxieuse attente du facteur. Car si une lettre allait se perdre ?

« Simple collectionniste aiguë ! » diagnostiquez-vous. Et en effet, de prime abord, tel est à quoi semblable entichement fera songer. Mais patientez, car à présent, ce n'est plus seulement de chasse aux monuments, immeubles ou rues qui me sont étrangers qu'il s'agit – ainsi le buste de Grigore Ghica, la pharmacie Konia, l'école de la Réunion des femmes roumaines, l'austère pénitencier Galata ou la tour de la basilique Bârboi. Avais-je cru, par exemple, pouvoir me satisfaire d'une ou deux vues de la rue Lăpuşeanu ; snober les autres instantanés que des vendeurs proposaient au plus offrant ? Mais cette enseigne vantant les délices de Tuffli – confiserie dans laquelle, il y a plus d'un demi-siècle, deux timides jeunes gens prénommés Miriam et Pincu se donnaient rendez-vous ! Cette autre qui incendie mes sens avec son *Libraria D.P. Ornstein* ! Ici, ce magasin de musique *Michelson* voisinant avec le *Creditul Urban* ! Ou la marqueterie tenue par *A. Weinstein* : doux noms qui ressuscitent un petit pan de la Iaşi juive de mes ancêtres.

Ce n'est pas tout. Car à redoubler d'attention – quitte à abuser de la loupe –, que conclure de cartes représentant respectivement la rue Cuza Vodă et la rue Golia, alors que sur toutes deux se trouve, au même emplacement, jouxtant le même magasin qu'est *La Globul de Aur* (propriété d'un certain S. Abermann), la chemiserie *La Ghemul Roş* ? À un changement de nom de rue aux alentours de 1920, évidemment. Deuxième exemple : sur une carte expédiée en 1911, au débouché de la place Unirii, ouvrant sur la Cuza Vodă, remarquez bien ce simple immeuble à deux niveaux. Deux ans plus tard, photographié depuis le même endroit, ledit immeuble est devenu le majestueux palais Braunstein – ancien hôtel de luxe et l'un des très rares bâtiments du centre-ville que les bombardements allemands de la Seconde Guerre mondiale allaient laisser debout. Et tout à l'avenant.

Où je veux en venir ? Certainement pas au simple fait qu'une cité puisse, d'une décennie à l'autre, se métamorphoser, élargir ses trottoirs, transformer telle façade ou maison, en détruire d'autres, ouvrir ses perspectives ou renommer ses rues. Bien plus déterminant s'avère le fait qu'à prendre par soi-même la mesure de ce genre de changements, ladite ville vous

entre dans la peau. Dès lors, c'est peu dire que le désir vous tient d'y retourner très vite. D'en arpenter artères et ruelles afin de découvrir où diable peuvent se dresser – à compter qu'ils existent encore – les étranges bains publics à forme circulaire, l'extravagante brasserie Bragadiru, les entrepôts aux allures de palais néogothique ou ce lourd socle sur lequel, assis, médite un certain Gheorghe Asaki. D'apprendre aussi qui furent ces Asaki, Costin, Ghica, Alexandri, Grecianu, Kogălniceanu et autres personnalités dont Iași honore la mémoire à grand renfort de bustes et de statues.

Ajoutez à cela les petits signes affectueux aux Kaiserman ; les promesses d'une visite prochaine – « au plus tard, juré, lors du soixante-dixième anniversaire du pogrome ; je tiens à être à vos côtés ! » Ajoutez-y encore le désir croissant de mieux comprendre comment, au sein d'une ville prospère, si pleine de charmes, où naquit mon grand-père Guillaume, on avait bien pu en venir à l'effroyable curée du mois de juin 1941. Tant et si bien qu'un matin de mars 2011, l'idée de consacrer un livre à ce grand tout que constituait l'histoire de Iași et de sa communauté israélite vint m'honorer d'une première visite.

Un livre d'histoire, en somme ? En quelque sorte. Mais d'une histoire que, pour l'heure, j'ignorais presque totalement. Qu'il me faudrait donc établir à l'aide d'une documentation que je ne savais trop où rechercher. Autant dire : un long travail en perspective.

Était-ce bien sérieux ? D'accord, venant de mettre un terme à la rédaction d'une sorte de volumineux « journal en forêt » (un labeur de quatre ans), j'étais désormais disponible. Mais n'avais-je pas déjà d'autres projets en tête – et, qui plus est, des projets plus réalisables, moins lourds ou casse-cou ? En outre, même si tels de mes précédents ouvrages avaient pu impliquer le recours aux archives, je n'étais en rien historien.

– Si pourtant on s'y essayait, rien que pour voir, suggéra la voix insidieuse et bien connue ; la même qui, quelque temps plus tard, fulminerait au son d'une envolée spirituelle émise dans un salon de l'hôtel Moldova. Pas d'engagement. Pas de promesse. Un coup d'essai, c'est tout.

– Un coup d'essai, c'est vite dit. Et les heures en bibliothèque ! Et les voyages sur place qui, forcément, devraient s'ensuire ! Les interlocuteurs à dénicher – historiens ou

témoins directs ! Parce que, vois-tu, telle que la chose se laisse imaginer, il ne va pas s'agir d'une plaquette.

– À quoi penses-tu ?

– Eh bien, cette ville, il y a fatalement un moment où elle commence à se développer à partir d'un hameau. Quand donc ? Pourquoi ? Comment ? Et sa communauté israélite, au tout début, je ne sais combien de siècles avant qu'elle ne devienne majoritaire ? D'où provient-elle ? Qu'est-ce qui l'attire là-bas ? Tu en as une idée, toi ? J'ose à peine imaginer le chantier.

Petite conversation de soi à soi. N'empêche : le ver avait pénétré dans le fruit. Si bien qu'un mois plus tard, ayant rendu visite à divers sites – *Roumanie.com*, *Encyclopedia of the Jewish Communities*, *Jewish Virtual Library*, *Jewish Encyclopedia*, etc. –, j'avais pu constituer un embryon de chronologie. Un semblant d'« historique » courant sur un peu plus de cinq siècles et ne demandant qu'à grossir. Car l'histoire d'une ville en soi, de son développement, tout comme du progressif accroissement de l'une de ses communautés ethniques, c'est bien joli ; mais c'est que ce tout-là dépend de l'histoire de la terre qui l'abrite, celle-ci se voyant à son tour liée aux potentiels appétits de ses voisins. Or, touchant à la vieille principauté danubienne que fut la Moldavie, et dont on précisera qu'elle fut longtemps considérée comme un « grenier » inestimable, je doute que peu d'entités politiques et territoriales auront eu à subir une telle succession d'empiétements, d'occupations. C'est donc ce tout – soit l'histoire de la Roumanie, des Balkans, de la Russie, de la Pologne, de l'Empire ottoman, pour n'en rester qu'au seul domaine politique – qu'il allait me falloir visiter. Pour autant, bien sûr, que je ne jette pas l'éponge.

Rendre compte de mon embarras ou de mes tergiversations ? À quoi bon puisqu'un fort et passionnant volume de huit cents pages déniché sur le site d'AbeBooks et expédié depuis le Missouri allait très vite – comme dirait un précepte de l'Écriture – « ceindre mes reins et fortifier mon cœur ». C'est que cette thèse de droit due à Joseph Berkowitz, soutenue à Paris en 1923 et qui s'intitulait *La Question des Israélites en Roumanie*, ouvrait, en suivant pas à pas les successives législations moldaves, valaques puis roumaines relatives aux Juifs, une perspective inespérée tant sur l'histoire que sur l'évolution des

mentalités. Verrais-je par la suite son credo mis en cause – à savoir qu’en pays roumain l’antisémitisme serait un phénomène récent car découlant des Règlements organiques adoptés en 1932 sous la pression des Russes ? Ce livre aujourd’hui oublié n’allait pas moins en demeurer une sorte de fanal ne trouvant son égal – de par l’ampleur des recherches impliquées – que dans *Les Juifs en Roumanie (1866-1919)* de Carol Iancu et *Inventing the Jew*, d’Andrei Oișteanu, deux « sommes » qui, elles aussi, devaient m’accompagner.

Résumons-nous : des Roumains dont l’antisémitisme, pour ne nullement dater de 1941, ne paraissait en rien immémorial (fait qui me soulageait d’avoir à chagriner mes amis chrétiens de là-bas, souvent hypersensibles dès qu’on aborde le phénomène) ; une fresque qui s’ouvrait, grouillante de faits et personnages ; des extraits de discours ; diverses allusions à Iași ; des pistes à profusion... Tout se présentait donc au mieux. Mais quel travail en perspective !

J’en étais là de mes cogitations lorsque dans le courant du mois d’avril je reçus d’une proche une revue récemment publiée et d’un format impressionnant. Pensez donc : sept cents pages ! Mais sept cents pages dévolues à un sujet si ajusté à ce qui m’occupait l’esprit que, sans tarder, je m’y lançais crayon en main, y progressant passionnément pour bientôt aborder sa dernière partie – laquelle partie devait me jeter au tapis. Me laisser totalement désemparé. Groggy. Au point même que n’eussé-je, quelques jours plus tard, déjeuné en compagnie de l’ami Benjamin Dolingher, écrivain roumain en exil, maître de l’absurde et humoriste que rien ne semble devoir désarçonner, je ne sais trop combien de temps il se serait passé avant que je ne trouve l’énergie de remonter en selle. Mais trêve d’anticipation.

## La haine

Ce que promettait la lecture de *L’Horreur oubliée. La Shoah roumaine*, cent quatre-vingt-quatorzième livraison de la *Revue d’histoire de la Shoah* ? Il était facile de l’anticiper. Des précisions

sur le pogrome de Iași ainsi que sur les circonstances de son déclenchement – faits désormais bien établis et auxquels la lecture de *Cartea Neagra* m'avait, deux ans plus tôt, familiarisé. Des détails, également, touchant au « petit pogrome » de Bucarest, orgie perpétrée du 21 au 23 janvier 1941 par une « Légion de l'archange Michel » autoproclamée « Garde de fer » et désireuse de renverser le maréchal Antonescu, alors chef de l'État roumain. L'analyse des racines de cette ruée drainant une foule survoltée qui se fit fort, au cours de ces deux jours, de profaner vingt-cinq synagogues, de détruire par centaines commerces et logements – ceci en plus d'assassiner cent vingt Israélites dont certains furent pendus aux crochets de l'abattoir municipal, affublés d'une pancarte avertissant : « viande casher ». Avec un peu de chance, il me serait en outre offert de mieux suivre l'évolution des mouvements d'extrême droite roumains depuis leur formation au cours des années vingt. Enfin, la revue ne pouvait pas manquer d'exposer le détail des massacres et déportations vers la Transnistrie des Juifs de Bucovine et de Bessarabie – opération planifiée au plus haut niveau et qui, selon Matatias Carp, fit environ trois cent cinquante mille victimes.

Comme espéré, c'est à ces faits et gestes que *L'Horreur oubliée* consacrait l'essentiel de sa livraison. Rien donc qui fût de nature à me surprendre, mais seulement à m'éclairer. Du moins jusqu'à la page 445, titrant : *La Roumanie face à son passé génocidaire*. Et là...

Vingt-deux ans après la chute de Nicolae Ceaușescu et de sa « fière Dame », peut-être est-il encore donné à quelques-uns de se remémorer l'état de choc dans lequel la nouvelle, tellement inespérée, avait plongé les citoyens roumains. Quarante-cinq ans d'un régime de terreur et de mutisme et puis, pratiquement du jour au lendemain, au terme d'une insurrection à l'évidence ourdie, exaspérée, puis promptement récupérée par d'anciens membres du parti communiste (fait qui n'ôterait rien – jamais – aux actes d'héroïsme) : une incroyable sortie des catacombes. La lumière aveuglante au terme du cauchemar. L'irrépressible besoin, partant, de conférer des mots à l'innommable. À la douleur. Et d'exposer, dans toute sa vérité et son horreur – comme pour enfin faciliter le deuil de deux à trois générations brisées ou massacrées –, ce que ce demi-siècle avait constitué. Soit, à

suivre la brève mais déchirante *Chronologie et géographie de la répression communiste en Roumanie* de Romulus Rusan : l'arrestation (et souvent l'élimination), à la veille des élections de novembre 1946, des membres des partis historiques (national-libéral, national-paysan, social-démocrate) ; la destruction de ces partis ; la vague d'arrestations et de procès fantômes des années 1948-1949 ; la rééducation par la torture dans les geôles de Suceava, de Pitești, de Gherla et de Târgu-Ocna, pour ne citer que quatre d'entre ces lieux maudits que furent camps, pénitenciers et asiles psychiatriques à caractère politique ; les travaux forcés le long du canal Danube – mer Noire (ce « tombeau de la bourgeoisie roumaine ») ; les autres réservés aux jeunes d'« origine sociale malsaine » (plus de cinq cent mille d'entre eux passeront par cet enfer) ; la déportation des élites rurales ; les récidives de la terreur ; les trop brèves accalmies ; le retour en force des condamnations politiques ; le règne de la haute surveillance et de la toute-puissante *Securitate* ; les queues interminables et humiliantes ; la faim... Avec, au total, deux millions de victimes directes de la répression communiste, auxquelles on se doit d'ajouter cinq à six millions d'autres – indirectes.

Assurément, une hécatombe d'une telle ampleur expliquera la réticence manifestée par de nombreux Roumains, occupés à pleurer leurs morts et à créer un pont entre l'avant et l'après-communisme (quitte à quelque peu idéaliser le bref régime parlementaire de l'entre-deux-guerres), dès lors qu'il s'agissait d'affronter les crimes perpétrés sur les Juifs du pays. D'où agacement, parfois : « Qu'est-ce donc que deux ou trois cent mille victimes – chiffre probablement exagéré – face aux millions des *nôtres* qui sont tombés ? » D'où aussi répliques agressives du genre : « Et de ces Juifs inscrits au parti communiste, de ces Ana Pauker ou Joseph Kichinevski qui, dès 1945, se sont acharnés sur nous, qu'en faites-vous ? »

Compte tenu donc des circonstances, au moment d'aborder dans *L'Horreur oubliée* le regard que portaient les Roumains d'aujourd'hui sur le passé génocidaire de leur pays, je pouvais bien m'attendre à une certaine impatience, voire à cette mauvaise foi que, du reste, au fil de mes séjours dans cette ancienne « prison des âmes » qu'avait été leur pays, j'avais pu observer. Mais à des salves haineuses ou négationnistes ;

mais au retour des antiques délires ouvertement judéophobes, qui aurait pu me préparer ?

Refus de la culpabilité, démagogie politicienne, exaltation des fastes passés de la Grande Roumanie, instrumentalisation dilatoire, arithmétique de la douleur ou pure et simple haine viscérale... À travers la faconde d'une poignée de ténors amplement relayés par les médias, tout semblait concourir à refaire du Juif un trouble-fête. Un imposteur. Un profiteuse de la pire espèce. Quelques exemples ?

Paul Goma, écrivain et ancien dissident : « Les atrocités commises en Bessarabie par les troupes roumaines ne faisaient que répondre à celles commises contre les Roumains par les Juifs... »

Florice! Marinescu, historien : « Aucun représentant juif [de Roumanie] n'a présenté d'excuses pour le rôle joué par certains Juifs dans les actions visant à ébranler l'État roumain, dans la bolchevisation du pays, ou dans les crimes et atrocités commises [par eux]. »

Vlad Hoge! , admirateur du mouvement légionnaire : « [Le] temps est venu pour les nations de se libérer des chaînes de la contrainte juive, avant qu'il ne soit trop tard... »

Ion Coja, professeur de philologie de l'université de Bucarest, dénonçant les manœuvres visant à « transférer les possessions nationales roumaines des mains de l'État dans celles d'une oligarchie de type mafieuse » ; Coja qui va jusqu'à écrire : « Il n'y a eu aucune Shoah en Roumanie. Réjouissez-vous de cette nouvelle ! Pas même un semblant de Shoah. Ni Shoah, ni génocide, ni pogrome ! Ni sous Antonescu, ni à aucune autre époque ! Nous avons perdu toute occasion de le faire. Mais, qui sait, peut-être la ferons-nous, cette Shoah, en d'autres temps, et alors nous la ferons comme il se doit, avec toute garantie de réussite ! Avec témoins, avec documents, avec de vraies victimes, et tout ce qui s'ensuit. Avec toute la mise en place. Mais, assurément, avec d'autres partenaires, et non avec les Juifs roumains d'aujourd'hui, qui ne sont rien qu'une bande de délateurs et de menteurs sans nom ! Ils craignent que si le monde apprenait comment nous les avons [réellement] traités, quelqu'un leur fasse pleinement payer le prix de tous les avantages dont ils ont largement profité. »

Tout cela dans un pays où ne subsistent que douze mille Juifs tout au plus, ayant pour la plupart franchi le cap des soixante-dix ans ; dans un pays où, qui plus est, ressuscitant le mythe du « meurtre rituel » supposément perpétré par des Israélites aux fins d'utiliser le sang de leurs victimes dans la confection du pain azyme, certaines gazettes à sensation et politiquement orientées ne se privent pas de dénoncer tel trafic d'enfants roumains organisé par « des Israéliens ». Ou la fabrication, par des cercles judéo-maçonniques, d'un virus VIH susceptible d'annihiler la race roumaine.

Où étions-nous ?

D'accord, il y a longtemps déjà que je me savais être impressionnable ; mais confinais-je à la niaiserie pour me laisser déboussoler par ce flux vénéneux mâtiné de paranoïa, au point d'hésiter à poursuivre mon projet ?

– Sans aucun doute, mon vieux. Une oie blanche – et de la plus belle espèce –, voilà ce que vous êtes ! Je crois du reste avoir déjà eu l'occasion de vous le signaler, réplique, clignant de l'œil, jouant de la fourchette et brandissant un doigt accusateur, l'espiègle moustachu au sourire de gros chat du Cheshire qui me fait face.

– Oie blanche ou pas, on ne se trompera guère en affirmant que la compréhension – à défaut de délicatesse – n'est pas une vertu qui vous étouffe, Benjamin Dolingher. Vous trouvez ça normal qu'un miteux reliquat de Juifs comme on en trouve ces jours en Roumanie puisse déclencher ce genre d'appel plus ou moins déguisé au pogrome ?

– Qui vous a jamais dit que la présence des Juifs était indispensable pour exciter les flambées meurtrières ? « Bouc émissaire », l'expression ne vous dit rien ? Parce que, comprenez-vous, l'antisémitisme, j'en sais un tout petit quelque chose. D'ailleurs, puisque vous parlez de pogrome, celui de Bucarest de fin janvier 1941, j'en étais.

– Vous, Benjamin ! Vous ne m'en avez jamais parlé. D'ailleurs, je vous croyais de Constanța.

– De Constanța, certainement pas. De Galați, monsieur ! Mais est-ce ma faute à moi si, un beau jour, mon père – lequel s'appelait Sami – s'est mis en tête de nous traîner, ma mère et moi, à Bucarest ?

– Racontez tout !

– Je veux bien, si vous n’êtes pas pressé. Mais il se peut que ça prenne du temps. Aussi, évitons tout d’abord de trop faire refroidir notre riz casimir. Ça serait dommage. Allez, sans rancune. Santé !

## « Moi, l’imbécile »

– Le type avec lequel l’histoire commence s’appelle Şmuel Dolingher. Origines nobiliaires : savetier. Racommodeur de souliers de la région de Bacău. De Târgul Ocna, précisément. Donc du « marché » ou de la « foire » d’Ocna, comme vous voudrez. Un lieu où, autrefois, on envoyait les bagnards exploiter les mines de sel. De ce Şmuel, le peu que je sache est qu’il était très pauvre et qu’avec Bela, sa femme, les choses étaient loin d’aller de soi. Tout de même, en 1900, ils avaient réussi à s’entendre sur au moins une chose puisque, cette année-là, naquit mon père : Sami Dolingher.

« Pour le Sami en question, l’apprentissage de la vie n’avait pas traîné : à peine quatre classes élémentaires que déjà il lui avait fallu gagner son pain. La guerre s’étant mise de la partie, il avait erré à la recherche de petits boulots. Enfin, de fil en aiguille, il s’était retrouvé à Galaţi, port du Danube jouant – avec Brăila – un rôle très important dans la vie économique du pays. D’énormes bateaux chargés de céréales partaient ravitailler l’Occident de ces ports.

« Au début des années vingt, mon père était parvenu à décrocher un emploi fixe : responsable d’un dépôt d’articles ménagers approvisionnant l’ensemble de la Moldavie. Avec une situation matérielle devenue acceptable, on peut dire qu’il s’en tirait bien. Seulement mon père était un personnage *très* singulier. Sortir, jouer aux cartes, boire, danser, manger, conter fleurette, rien de tout ça ne l’intéressait. Sa vie, hormis le bricolage – les doigts le démangeaient ! –, c’était la lecture. La philosophie, surtout. Particulièrement Schopenhauer. Son dieu ! Quant à savoir pourquoi, en 1928, il s’était marié... Si, pourtant, car un jour il devait m’expliquer qu’il l’avait surtout fait dans l’intention d’obtenir une dot susceptible

de venir en aide à sa famille, à sa sœur Paula en particulier, qui ne disposait d'aucune économie permettant d'envisager le mariage. Le problème est que, pour finir, en épousant sa Fanny, il n'avait pas obtenu le quart de ce qui avait été convenu avec sa belle-famille. Dès lors, entre ces deux, rien n'était destiné à marcher.

« Schopenhauer ? Ma mère le haïssait. Aussi mon père, qui possédait une édition de ses œuvres complètes en quinze tomes, s'ingéniait-il à dissimuler les volumes dans les endroits les plus inattendus de notre appartement. "Qu'elle en trouve un ou deux, il m'en restera toujours !" aimait-il à dire. Seulement voilà : elle les avait pratiquement tous dénichés et mis en pièces, si bien que, tremblant pour l'ultime survivant, mon père avait pris soin de l'emmailloter dans du fil de fer...

« Un père misanthrope et misogyne, mais bricoleur et grand lecteur. Une mère foncièrement matérialiste, pas vraiment méchante mais qui pouvait à l'occasion se déchaîner – un vrai *fly-tox* ! Des rognés à n'en plus finir. Rien de tout ça n'allait cependant m'empêcher – moi, l'imbécile – d'apparaître un 24 janvier 1929. Quelques mois plus tard – pure coïncidence ! – advenait le krach boursier de New York. Les cours s'effondraient. Grande Dépression et crise mondiale déroulaient jusqu'à nous leurs effets. Un peu partout, on se mit à restructurer. Mon asocial de père perdait son emploi.

« Une chance, cela dit, que l'asocial en question fût doublé d'un homme économe et avisé ayant confié certain montant à un fonds de solidarité. Sans travail et excédé par les éclats de ma mère, il avait décidé d'aller tenter sa chance – en solitaire – à Bucarest. À l'époque, le plastique n'ayant encore pas fait son apparition, on avait l'habitude de tout emballer dans du papier kraft qu'on entourait ensuite d'une "ficelle de manille". C'est cette ficelle-là que mon père entreprit d'aller proposer aux négociants, courant de magasin en magasin. Pendant ce temps, voyant que sa fille aînée – donc ma mère – ne parvenait pas à se débrouiller, ma grand-mère maternelle décidait de lui venir en aide. Dans les marges de Bucarest, elle ouvrit donc une petite épicerie dont toutes deux allaient s'occuper.

« De temps à autre, mon père venait me voir. Un jour qu'il débarqua, il me découvre ligoté sur un canapé, trempant

dans mes déjections. “Quand tu m’as vu, devait-il plus tard m’avouer, tu as tendu les bras vers moi. Au lieu de pleurer, tu t’es mis à rire. Comment aurais-je pu résister ? C’est ainsi que je suis revenu vivre auprès de vous.” Car tel était mon père, possesseur d’une cassette où se trouvaient les deux objets les plus importants de sa vie : un volume de Schopenhauer et une bottine d’enfant.

« À force de labeur, cet homme qui, chaque jour, travaillait dix-huit heures et qui lisait deux ou trois quotidiens (d’où le fait que, bien informé, il sentait venir l’imminence de la guerre ; d’où également le fait qu’il était toujours fatigué) ; cet homme, donc, était parvenu à déménager l’épicerie familiale dans un quartier de Bucarest à la fois plus centré et plus aisé. Rue Anton Pann, donc, près de la chaussée Kisseleff – là où Juifs et non-Juifs se côtoyaient. Ceci au rez-de-chaussée d’un immeuble flambant neuf, de quatre ou cinq étages, surmonté d’une petite tour porteuse d’une horloge éclairée de nuit ! Et comme mon Sami de père était un perfectionniste, il avait introduit dans le magasin une immense glacière, une machine à couper le jambon selon l’épaisseur désirée et jusqu’au téléphone public. Vous voyez : nous étions à la pointe ! Quant au nom de notre boutique...

« Mettez-vous en tête que mon père était affublé d’une contradiction terrible. D’un côté, c’était un homme aux idées avancées. Syndicaliste et socialiste, il me parlait de sexe alors que je n’avais que sept ou huit ans ; m’entretenait de son très cher Schopenhauer ; commentait devant moi des problèmes de politique. Mais à côté de ça, quel légaliste ! Cet éternel besoin de se montrer bon citoyen ! De ce fait, ayant accompli son service militaire dans les chasseurs alpins et ressenti une grande fierté à crapahuter avec une mitrailleuse de vingt-cinq kilos, il avait décidé d’appeler son magasin *Le Chasseur Agile*.

« J’étais inscrit à l’école d’État Lucaci. N’empêche que, chaque fois que c’était possible, mes parents m’installaient à la caisse car, à l’époque, on vendait beaucoup à crédit ; or, il se trouve que, dans ce domaine aussi, ma mère se débrouillait médiocrement. Alors voilà, nous vivions dans une relative aisance matérielle. Dehors : l’enseigne annonçant *Articles coloniaux*. À l’intérieur : de grandes boîtes cubiques de vingt kilos de thé de Ceylan. De pleins cageots d’oranges de Palestine ou provenant de Chypre, appelées *Boy*. Des foules d’odeurs

qui me montaient à la tête ! Sans compter que, le soir, je dévorais Jules Verne – surtout *Cinq semaines en ballon*. Cela fit qu'à neuf ans, me promenant dans les rues de Bucarest, je me disais : "Il faut que j'étudie la philosophie et la médecine, en plus de m'inscrire dans une faculté technique. Ensuite je pars dans la nacelle d'un ballon, ou bien je fais le tour du monde dans un petit bateau. En revenant, je saurai mieux ce que je veux faire dans la vie."

– Et votre judaïsme ?

– Mon père avait un jour décidé qu'il était athée ; aussi m'avait-il déclaré : « Je ne sais pas trop quoi faire de toi. Si demain on décide de pendre tous les Juifs, tu seras pendu pour rien. » Quant à ma mère, elle ne parlait jamais que de nourriture, de mariage et de divorce. Donc nous ne vivions pas du tout à l'intérieur d'un cercle juif, avec ses interdits et ses célébrations. De plus, me concernant, j'étais extrêmement impressionné par la vie de Jésus dont nous entretenait le pope pendant les cours d'instruction religieuse. Pour cette raison, je m'étais mis à inventer une religion. Voyant qu'il se faisait autour de nous pas mal d'agitations (pour prendre un seul exemple, le directeur de notre école ne se faisait pas prier pour dire que les Hongrois voulaient reprendre notre pays), il me fallait trouver une solution. Un jour donc, à l'appui de ma religion, sur une épaisse feuille de papier, je me prends à rédiger une sorte de Constitution à laquelle je mets feu, en sorte que, théoriquement, en s'élevant verticalement, sa teneur puisse atteindre le ciel. Malheureusement, la fumée ne s'élevant pas si verticalement que ça, je manque de flanquer le feu à la maison. Lorsqu'elle voit ça, Xenia, notre servante que j'adore, file prévenir mon père. « Tu n'es pas fou ? Non seulement tu te promènes dans la rue en faisant le signe de la croix, mais tu manques de nous incendier ! »

– Et le pogrome de janvier 1941 ?

– Ne vous avais-je pas prévenu que mon histoire prendrait du temps ? En août 1939, mon père, qui souffre de rhumatismes, décide de se rendre en train au bord de la mer pour y prendre des bains de soufre. Du même coup, il m'emmène avec lui. Le 1<sup>er</sup> septembre, sur le chemin du retour, arrivé dans une gare, il me demande d'aller lui acheter un journal sur tel perron où la presse vient juste d'arriver. Je m'y rends donc. Lui ramène un journal. Alors lui de me dire :

« Tu vois, j'ai bien fait. La Seconde Guerre mondiale vient de commencer. Une guerre, on sait quand elle commence ; jamais quand elle finit. » Un peu plus loin, passant un pont d'importance stratégique appelé Cerna Vodă, j'aperçois un groupe de camions militaires flanqués de grands drapeaux arborant le svastika. Or, à l'époque, l'Allemagne n'était encore pas considérée comme une alliée. Tout au plus Hitler avait-il établi avec notre roi Carol II un accord selon lequel la Roumanie livrerait à l'Allemagne des céréales et du pétrole. Une année et quatre jours plus tard – soit donc le 5 septembre 1940 au soir –, c'en serait fini de Carol II. Chassé !

« Comment j'appris la chose ? Entre-temps, après une négociation de quasiment deux ans, mes parents avaient fini par se mettre d'accord pour acquérir un poste de radio. Mais un poste d'occasion, ne fonctionnant que sur une onde unique – celle de radio Bucarest – et racheté à un couple de vieux, ma mère ne voulant pas entendre parler d'une radio neuve. Toujours est-il que, ce jour-là, j'allume le poste : “Le roi, démis, a quitté le pays.” Nous avons un nouveau monarque : c'est Michel. Seulement, Michel n'est qu'un adolescent de dix-huit ans. Aussi fait-on venir – je ne sais trop d'où – sa mère, Hélène de Grèce, qui, bien que n'étant pas roumaine, allait jouer un certain rôle dans la défense de la communauté juive. Le fait que les Israélites de Bucarest n'aient pas été contraints de porter l'étoile à six branches, c'est à elle qu'ils le doivent.

« Il faut dire que depuis un moment déjà, d'énormes pressions – tant intérieures qu'extérieures – avaient été exercées sur Carol II afin qu'il mette un terme à sa politique de neutralité vis-à-vis de l'Allemagne. En Roumanie, les légionnaires xénophobes et antisémites ne décoléraient pas à propos de ce monarque frivole ayant jadis déserté son pays et épousé – contre la volonté de son père – une roturière, une Zizi Lambrino. Plus tard, revenu au pays afin d'y monter sur le trône, il s'était marié par pure convention à Hélène de Grèce, sans pour autant cesser de batifoler avec une Juive, Elena Lupescu, l'épouse d'un officier roumain, ce qui a conduit au déchaînement d'une presse antisémitte florissante : “Carol est vendu à une youpine !” Dans la lancée – le 8 août 1940, si ma mémoire est bonne –, on avait même obtenu du monarque qu'il approuve une loi directement inspirée de celles de

Nuremberg. Une loi répartissant les Juifs en trois catégories : ceux qui étaient bien intégrés, qui donc avaient obtenu leur citoyenneté roumaine avant la Première Guerre mondiale ou l'avaient acquise suite à leur participation aux combats ; ceux qui provenaient des territoires rattachés à la Roumanie depuis décembre 1918 – donc les Juifs de Bucovine, de Bessarabie et de Transylvanie ; et enfin tous les autres Juifs.

– Septembre 1939. À l'époque, vous allez donc sur vos onze ans...

– Je constate que monsieur s'y entend en arithmétique ! Effectivement, j'approche de mes onze ans et ne vais du reste plus tarder à me faire rosser dans la rue – en tant que Juif – par une bande de gamins appartenant à un autre lycée que le mien, appelé le « lycée la Culture » et situé rue de l'Envolée. Un établissement israélite, je précise, les élèves juifs ayant été chassés de tous les établissements d'État. Bien entendu, pas question de raconter à mes parents que je m'étais fait tabasser ; j'entendais déjà la réplique : « Tu es ridicule ! Tu te signes dans la rue et tu reçois une raclée. » En vérité, ce que j'avais le plus de peine à comprendre dans l'affaire, c'est que je puisse me faire tabasser en tant que Juif alors même qu'au lycée notre directeur, qui bien sûr était juif aussi, arborait fièrement une tenue de capitaine d'artillerie.

« Entre-temps, à plusieurs reprises, mon père avait été mobilisé. On lui avait enseigné certaines choses comme, par exemple, comment s'y prendre pour tirer sur un parachutiste encore en l'air. Alors voilà, un jour de 1940 ma mère et moi accompagnons à la gare mon père qui, une fois de plus, vient d'être appelé sous les drapeaux. Après quoi, ma mère partant de son côté, j'avise un soldat allemand qui, ayant posé son fusil contre un banc, se roule tranquillement une cigarette. Qu'est-ce donc qui se passe, se demande l'imbécile : « Je vais à la gare accompagner mon père qui se coltine sa mitrailleuse alors que ce soldat allemand est déjà ici. Alors, mon père, il va se battre contre qui ? »

« Il faut dire qu'au début les soldats allemands arrivaient au compte-gouttes à Bucarest. Plus tard, ils afflueraient en masse. En sorte que les écoles juives seraient réquisitionnées pour servir de casernes et que, tout près de chez nous, je pourrais admirer leurs beaux camions. Surtout leurs camions-ateliers.

Pour mon père aussi, ce bricoleur dans l'âme, quelle source d'étonnement : "Regarde-moi ça ! Tout est tip top. Parfaitement ordonné. C'est comme ça qu'il faut faire."

« Advient le 21 janvier 1941. Plus que trois jours et ce sera mon anniversaire. Vais-je, cette année, recevoir des cadeaux ? C'est que, depuis que j'avais brûlé mon cheval à bascule sous prétexte qu'il ne voulait pas manger l'orge que je lui donnais, ma mère avait cessé de m'offrir quoi que ce soit. Ce jour-là donc, avec des copains, on décide d'aller faire de la luge sur la colline du Parlement, là où se trouve l'Assemblée nationale et la Patriarchie – on dit comme ça ? Enfin, le siège central des églises orthodoxes. On s'amuse dans la neige. J'en égare une des galoches que je porte par-dessus mes chaussures. M'efforce de la retrouver. Tout à coup, sur la colline, un coup de feu. Vite fait, bien fait, on détale chez nous. La raclée que je vais me prendre à cause de cette galoches perdue...

« La raclée redoutée, j'y ai coupé. C'est qu'entre-temps les rues avaient commencé à se remplir de voitures. De camionnettes. De side-cars. De gens qui distribuaient des tracts sur lesquels, en substance, on pouvait lire : "On a fini de supporter tout ça ! Tout le pouvoir à la Légion !", "Un officier allemand tué en pleine rue, c'est intolérable !". Autrement dit, les légionnaires entendaient confisquer le pouvoir assumé par leur ami le maréchal Antonescu – lequel maréchal, sitôt après le coup d'État du 5 septembre 1940, s'était autoproclamé chef de l'État national-légionnaire. Or, il se trouve que ces légionnaires disposaient d'une police indépendante de la police roumaine...

« Dans notre quartier, au début de la chaussée Kisseleff, se trouve la présidence du Conseil des ministres. Et voilà que les légionnaires commencent à tirer à la mitrailleuse sur ce bâtiment dans lequel se trouvent le maréchal et certains de ses ministres. La ville est en ébullition.

« La nuit venue, de là où on habite, c'est-à-dire pas vraiment tout près de notre supérette, on peut entendre la fusillade qui enfle, voir des flammes s'élever de maisons incendiées. Alentour, les gens commencent à dire que tous les magasins juifs sont en feu. Mais pas question de se rendre là-bas. Plus tard, j'apprends que, tout près de chez nous, la librairie-papeterie d'un certain M. Mercado – un Juif séfarade – a

été mise à sac par les légionnaires qui, à la vérité, ne savent trop quoi voler parce que les livres, on ne peut vraiment pas dire que ça les intéresse. Et puis, à un moment, l'un d'eux se serait écrié : "Quels idiots nous faisons ! Mercado, c'est un Espagnol !" Du coup, ils ont vidé leur camionnette de tous les livres qu'ils avaient embarqués et les ont gentiment déposés devant la porte du magasin.

« Allaient-ils aussi faire irruption dans notre appartement ? Ma mère a alors une idée. Elle connaissait une famille très pauvre – des vendeurs de rue écoulant de la limonade – qui habitait dans une des rues occupées par les Allemands et leurs beaux camions. Pourquoi ne pas aller passer cette nuit là-bas ? Ni une ni deux, on prend avec nous quelques affaires et on se rend chez cette famille.

« Le lendemain, je pars avec mon père au magasin. Il avait été éventré, pillé de plus de la moitié de sa marchandise. Mon père, alors, de se mettre à pleurer. Cette supérette, c'était l'œuvre de sa vie. Entre-temps débarquent des types en camion. "On est venus prendre le reste de la marchandise. Mais, dites-moi, je vois que quelqu'un a touché à tout ça !" Mon père : "Mais c'est moi qui y ai touché, car c'est moi qui suis propriétaire de ce magasin !" Pas très malin, le paternel ! Et là, j'ai un trou de mémoire car, normalement, un des types aurait dû sortir un pistolet et abattre mon père. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Mon opinion est que, probablement, une estafette est venue annoncer que les choses tournaient mal, qu'Antonescu avait refusé l'ultimatum posé par les légionnaires et qu'il avait donné l'ordre à ses troupes d'investir Bucarest. Mieux donc valait se battre et occuper la présidence du Conseil des ministres que de ramasser des cageots d'oranges. En tout cas, ils ont filé.

« Les affrontements ont duré deux-trois jours. Quelques semaines ou mois plus tard, je ne sais plus trop, mon père était expédié dans un camp de travail. Quant à ma mère, elle était incapable de faire tourner la boutique. Un jour, de la part des autorités, s'est présenté quelqu'un qui a déclaré : "Ce magasin est important ; il doit servir au ravitaillement de la population." Allez, ouste ! Supérette confisquée ! En outre, l'administration ayant établi la liste de toutes les habitations occupées par des Juifs, on a commencé à les réquisitionner au profit des familles de militaires. Nous n'avions

plus qu'à quitter notre bel appartement et à trouver refuge sous les combles d'un vieil immeuble bon marché, conçu pour les pauvres. Comme si tout ça ne suffisait pas, un jour, quelqu'un frappe à la porte de notre soupente. Une famille au complet : père, mère et enfant. Heureusement, ayant brièvement inspecté les lieux, le père en question, sanglé dans son uniforme de l'armée roumaine, déclare : "Les gens qui ont établi cette liste sont des criminels ! Comment peut-on proposer à d'honnêtes Roumains une soupente glaciale, en plus des blattes et des punaises ? Madame, excusez du dérangement ; nous repartons." Encore une tentative de réquisition vite avortée, vu l'état des lieux, puis terminé. Pendant toute la durée de la guerre, ma mère et moi avons pu demeurer dans ce réduit aux hublots à demi pourris et dont je m'obstinais à remastiquer, à intervalles réguliers, les vitres branlantes.

« Une soupente, c'était bien beau ; encore s'agissait-il d'en acquitter le loyer, de manger et d'acheter du mazout. Ma mère m'a donc expédié chez un parent qui dirigeait un grand atelier de prothèses dentaires. Étant mineur, je me trouvais en situation illégale. Aussi, en cas de contrôle de police, je devais illico descendre de l'atelier et prendre place dans la salle d'attente du dentiste ; faire semblant d'y attendre mon tour. C'est ainsi qu'il m'est plus d'une fois arrivé de me retrouver assis à côté de beaux officiers SS – des Wallons ou Français de la division Charlemagne. Sans doute, en remarquant sur la plaque d'entrée l'inscription "Dentiste juif", pensaient-ils qu'on pouvait s'y fier comme à un bon artisan – sans compter que chez un Juif, ce serait peut-être meilleur marché...

« De la part de ce parent, aucun contrat. Aucune obligation de m'enseigner quoi que ce soit. Que m'importait ? Étant toujours dans la nacelle de Jules Verne, je ne voulais rien apprendre. Donc je lisais. J'allais faire des achats pour les employés. Ou je faisais la queue avec une "dame-jeanne", un gros bidon dans lequel j'étais censé ramener le combustible nécessaire à l'atelier... quitte à parfois parvenir à la pompe quand il n'y avait plus rien à en tirer. La paie ? Le patron me la jetait par terre, une pièce après l'autre, pour amuser la vingtaine d'employés devant lesquels je devais chaque fois me baisser pour ramasser l'argent. Faire de la gymnastique.

« Quant à mon paternel, trimbalé qu'il allait être de camp en camp – un vrai rallye ! –, il ne nous rejoindrait qu'à la fin de l'année 1944, après qu'Antonescu aura rompu l'alliance passée avec Hitler. Là-bas, privé de son Schopenhauer, il avait dû se sentir malheureux.

## Un grand coup d'accélérateur

La destinée s'est-elle mis en tête de vous confier une mission ? Essayez de botter en touche ! Rien ni personne ne parviendra à lui faire lâcher prise. Aussi, la fantaisie de l'ami Dolingher lui paraissant sans doute manquer du punch nécessaire, trois *signes* ne tardaient pas à me venir asticoter.

Premier d'entre eux : l'exemplaire fatigué de *La Conscience malheureuse* qu'un libraire lausannois sis avenue William Fraisse avait cru bon de disposer dans sa vitrine. Comme si l'auteur du livre, soit Benjamin Fondane, enthousiasmant poète et essayiste juif en qui le philosophe Léon Chestov devait trouver son plus ardent disciple, n'était pas né à Iași un 14 novembre 1898 !

Trois jours plus tard, cependant que, sur l'autoroute Lausanne-Genève, j'écoute la rediffusion de *Musique en mémoire* consacrée aux musiciens du *shtetl*, un certain François Lilienfeld, musicien et musicologue, affirme que c'est à Iași, sous l'impulsion du poète et auteur dramatique Avram Goldfaden, qu'est né – en 1876 – le théâtre yiddish.

Troisième rappel enfin, qui devait être décisif : un mail émanant de Christian, mon compagnon de barricades de l'an 1968, à qui je m'étais ouvert de mon projet.

Pour mémoire, je t'envoie le site du Centre d'études hébraïques Goldstein-Goren dont je t'ai parlé. Mais selon moi, le mieux serait que tu contactes directement Ion Raducanu, mon confrère architecte dont tu trouveras plus bas l'adresse mail, car c'est son père – ou son grand-père, je ne sais plus trop – qui a aidé Adolf Goldstein à mettre sur pied ce Centre affilié à l'université de Bucarest. N'hésite pas, car Ion a un grand sens de l'amitié. Précise juste que l'idée vient de moi !

Ni une ni deux : j'expédie un message à Ion Raducanu. Lui fais part de mes intentions. Demande s'il lui serait possible de m'indiquer l'une ou l'autre personne susceptible de m'aiguiller dans mes recherches relatives à la communauté juive de Iași. À son histoire. Et si, en prime, je pouvais retrouver la moindre trace de ma famille.

Dès le lendemain soir :

Jil ! Figure-toi que je reviens de Moldavie où j'ai conduit Micaela Goldstein-Goren (venue pour la première fois en Roumanie) chercher des pierres dans les cimetières de deux petites villes d'où viennent ses ancêtres. Elle est venue pour remettre un peu d'ordre dans la fondation créée par son père en tant que section de l'université de Bucarest. À cette occasion, j'ai rencontré une universitaire qui donne des cours à Bucarest mais aussi à Iași et qui te sera d'une grande aide : Felicia Waldman (elle parle anglais). Elle est en plein dedans. Concernant la famille Goldstein, je précise que le vieux Dolfi (car il avait honte de son vrai prénom, Adolf) Goldstein, mort à cent ans et personnage extraordinaire, était effectivement un proche de mon grand-père. Il s'agit d'abord d'une grande et vieille amitié. Dans la période sinistre de la prise du pouvoir par les fascistes roumains et cependant que les Juifs de Bucarest subissaient mille humiliations, lui et les siens avaient trouvé refuge chez mon grand-père. Mon père, lui, s'est beaucoup investi dans les bibliothèques roumaines pour y trouver de quoi constituer les bases de la Fondation (qui aujourd'hui dispose de plusieurs centres : Milan, Beersheba, Bucarest, etc.). Bien sûr, tu peux rencontrer mon père, qui a encore toute sa tête. Mais il ne faut pas tarder. Quant à moi, je continue – avec les enfants.

Donc, quand tu veux, je te mets en relation avec les personnes qu'il te faut. Amitiés. Ion

Remerciements pressés. Trois heures plus tard : second message. Ion vient de joindre Felicia Waldman au téléphone. D'accord de m'aider, l'intéressée me propose de l'appeler le soir même ou le lendemain. Aussi, tel l'amateur de pou dreuse ayant longtemps rêvé de prendre part à une coupe du monde de saut à ski et qui, soudain, se réveille tout en haut du tremplin, mi-grisé mi-paniqué, je ne peux que constater : Cette fois, mon vieux, que tu le veuilles ou non, c'est parti. Plus question de te défilier.

– À Bucarest ? Et pourquoi pas à Iași ? J’y enseigne du 20 au 22 mai et pourrais du même coup vous présenter deux de mes anciens étudiants. Deux petits doués, vous verrez ! Ces deux-là savent beaucoup de choses et pourront vous orienter.

De sorte que, peu après, dans le hall de l’hôtel Unirea, j’accueille la titulaire de la chaire d’études hébraïques aux universités de Bucarest et de Iași. Soit une jeune femme directe, cordiale, on ne saurait plus énergique, née d’une mère arménienne et d’un père juif, et de laquelle je vais apprendre qu’elle est en outre une spécialiste de la kabbale.

– De tout le temps qu’a duré notre enfance, mon frère et moi, qui tous deux avons vu le jour à Bucarest, étions peu impliqués, religieusement parlant. Sans doute est-ce que, comme il en allait dans bien des familles juives établies dans le sud de la Roumanie, nous nous considérions comme des personnes passablement assimilées ; aussi n’allions-nous à la synagogue qu’à l’occasion des grandes fêtes – *Yom Kippour*, *Rosh Hashanah*, *Soukkot*, *Pessah* ou *Hanouka* –, fait qui n’empêchait pas de célébrer également les fêtes chrétiennes, cela pour suivre notre mère. Tout de même, sous le régime communiste, la communauté juive représentait une oasis. Elle nous offrait la possibilité d’une évasion dans un monde autre, un monde de « petite dissidence », je dirais, car, dans les faits, il n’était pas toujours facile d’être juif. D’accord, vous n’aviez pas directement à en souffrir, mais pas question de pouvoir accéder à certaines positions sociales. À un moment, comme le reste des étudiants, mon frère et moi étions censés nous inscrire aux jeunesses communistes. Tout le monde nous disait : « De toute façon, vous n’avez pas le choix ! » – ce qui était faux puisque ni notre père ni notre mère n’étaient inscrits au parti. Alors, simplement, nous avons déclaré aux responsables politiques : « Étant juifs, nous ne pensons pas que vous serez heureux de nous avoir parmi vous. » Ainsi avons-nous pu couper à l’embrigadement !

« Je vous disais qu’être juif avait constitué une sorte de dissidence. C’était là notre oasis à nous. À l’intérieur de la communauté, on pouvait sans crainte raconter des blagues qui, à l’extérieur, auraient pu nous coûter très cher. Nous nous y sentions donc à l’aise. Toutes sortes d’activités y étaient encouragées. Faisant partie d’un chœur, j’assistais aux répétitions un

à deux soirs par semaine. Là-bas, on pouvait même boire du Pepsi, qu'on ne trouvait nulle part ailleurs ! Lors de certaines occasions, le chœur voyageait à travers le pays. On chantait dans des petites salles – dans les villages ou dans les villes –, ce qui nous faisait comme des mini-vacances, avec hôtel et tout ! À côté de ça, les mariages juifs réunissaient encore de grandes familles. L'ambiance y était joyeuse. Et puis, pour *Hanouka*, des paquets arrivaient d'Israël, des cadeaux. Au moment de *Pourim*, on assistait à des spectacles, à une sorte de cabaret. Tout ça était très drôle et très privé.

« Alors voilà, passé le lycée d'État de Bucarest, je m'inscris à l'université où j'étudie l'anglais et l'espagnol. Ma licence en poche, j'oblique vers l'économie et le marketing puis, en 1993, je décide de partir en Israël. Un an plus tard, c'est le retour – au terme d'une expérience pas trop plaisante. Énormément d'immigrés russes y affluaient alors. En outre, faute d'une assistance sociale susceptible d'aider les nouveaux venus à s'orienter, je m'y étais sentie isolée. Question moral, tout ça avait été un peu trop dur.

« Donc je reviens à Bucarest. Grâce à mon séjour en Israël, j'y dénêche un emploi de “conseillère pour les affaires juives” au ministère de l'Éducation. Et là, en 1998, advient la rencontre décisive avec Moshe Idel, le plus grand spécialiste académique de la kabbale. Originaire de Târgu Neamț, ce Moshe Idel en question avait, à seize ans, émigré en Israël dans le sillage de ses parents. Plus tard, il s'était inscrit à l'université hébraïque de Jérusalem. De fil en aiguille, il en était devenu professeur, succédant à Gershom Scholem. Voilà comment, en 1998, il s'est vu inviter par l'université de Cluj-Napoca afin d'y présenter un cycle de conférences – sur la kabbale, naturellement. Lorsqu'il apprit ça, le ministre de l'Éducation me dit : “Le sujet ne vous intéresse pas ? Pourquoi n'allez-vous pas faire un tour à Cluj ?” En vérité, mon intérêt pour la mystique juive n'était que des plus généraux. En fait, je n'y connaissais pas grand-chose. Mais là-bas, il s'est produit un contact très fort avec cet homme, et l'assurance que l'homme en question m'aiderait, si bien que je me suis dit : “Essayons !”

« En 2001, ma thèse bouclée, on me propose la prise en charge du *Master program* des études hébraïques à la faculté des lettres de Bucarest. On me demande d'enseigner la langue

hébraïque et la mystique juive, de poursuivre des recherches, d'éditer la revue annuelle *Studia Hebraica* (je vous en ai amené trois livraisons), d'inviter des conférenciers de Roumanie et de l'étranger ; sans compter qu'en 2005, je vois mon cours s'étendre à l'université de Iași. Au total et pour être brève : le Centre d'études hébraïques Goldstein-Goren, c'est moi !

– Quel type d'étudiants fréquentent vos cours ?

– Très peu de Juifs ! Rien d'étonnant puisque, chez nous, on ne trouve quasiment plus aucun jeune Juif. D'ailleurs, le peu qui vivent ici ne veulent pas nécessairement suivre ce genre d'études ! Donc j'accueille surtout des chrétiens – à quatre-vingt-dix pour cent. Un peu parce que la chose est exotique. Aussi parce qu'un master en études hébraïques peut favoriser une carrière de diplomate, de spécialiste du Moyen-Orient, de journaliste, de chercheur dans tel institut spécialisé, de directeur d'un quelconque institut culturel en Israël, de professeur, de professionnel impliqué dans les structures gouvernementales... de pas mal de choses, en fait...

« Ce qui me paraît intéressant aussi – et surtout important ! –, c'est qu'outre ces cours académiques de niveau universitaire, depuis l'année 2002, nous organisons des sessions intensives de trois jours offrant de mieux préparer les professeurs d'histoire de lycée à qui, depuis 1998, il est également demandé d'enseigner l'Holocauste. Selon les fonds privés que nous pouvons lever, nous proposons trois à quatre de ces sessions par an. À Brașov, Iași, Bucarest. Ailleurs encore. En fait, à un moment, j'avais appris qu'influencées par les initiatives du mémorial de Yad Vashem à Jérusalem, diverses villes d'Europe s'étaient essayées à ce genre de sensibilisation. Aussi, avec certains collègues, avons-nous pensé qu'il serait intéressant de tester la chose en Roumanie.

« Nous avons commencé avec une session d'une seule journée. Des personnalités de l'envergure d'un Carol Iancu ou d'un Jean Ancel y étaient invitées à parler de l'Holocauste en Roumanie. Une première ! Qu'allait-il se passer ? Comment les gens allaient-ils réagir ? D'emblée, la cinquantaine de professeurs inscrits nous ont prouvé qu'il y avait de l'intérêt pour ce genre de sujet. Aussi avons-nous très vite mis au point des sessions de trois jours.

« Je vous ai dit que depuis 1998 les professeurs d'histoire étaient censés aborder l'Holocauste. Seulement, l'arrière-plan

historique leur manquait presque totalement. Sous le communisme, jamais personne n'entendait parler de cette page du passé. Sans compter que certains rechignaient à l'idée de devoir ternir l'aura du maréchal Antonescu, encore souvent considéré comme un héros d'avant les années terribles. Malgré tout, toujours plus d'enseignants se sont montrés désireux d'apprendre. D'acquérir certaine méthodologie. En outre – et c'est compréhensible –, les jeunes professeurs se montraient nettement plus ouverts que leurs aînés ; moins lestés de stéréotypes. Aujourd'hui, je peux dire que les quelque soixante-dix personnes qui se présentent lors de chaque session viennent à nous par réel intérêt.

« Je dois également préciser que le gouvernement fait beaucoup pour nous, qui bénéficions du soutien du ministère de l'Éducation. Pas en termes d'argent, toutefois, mais par le fait qu'il autorise les professeurs à se rendre aux sessions ; voire qu'il les y encourage. Et qu'il reconnaît nos diplômes !

« Mais à ce type de sensibilisation pédagogique, il est une autre retombée encore. Si je vous en parle, c'est qu'actuellement, en faisant boule de neige, celle-ci amorce un très encourageant changement de mentalités. Il s'agit de l'implication des populations locales dans la préservation de l'héritage juif. Vous seriez-vous imaginé les Roumains a priori fermés à ce type d'entreprise ? À tort !

« Prenez Arad. Là-bas, après avoir interrogé les habitants, déniché des photographies, effectué des recherches dans les archives municipales, un professeur et ses élèves sont parvenus à publier un petit livre sur les Juifs de leur ville. Du coup, on s'est mis à pas mal parler d'eux, si bien qu'ils sont devenus des sortes de vedettes – ce qui a engendré d'autres projets. Comme à Vaslui, où un seul Juif vivait encore. L'homme évoqué s'est vu interrogé par les élèves. D'une façon générale, la population locale s'est elle aussi prêtée à toutes sortes de questions. Des photos ont refait surface. Aucune protestation de la part des parents – même si certains élèves issus de familles antisémites ont préféré ne pas prendre part à l'aventure. Au final, une exposition a été organisée, baptisée *Une histoire derrière les images personnelles*, qui cassait les vieux stéréotypes en démontrant que, dans cette ville aussi, les Juifs avaient vécu *normalement* – c'est-à-dire comme les autres. Lors du vernissage, on a même vu se présenter l'unique survivant

de cette communauté jadis fournie. Quant à l'exposition, elle a circulé ici et là. Et croyez-moi : les gens étaient heureux de pouvoir ainsi renouer avec des pages de leur propre histoire locale.

« Je pourrais encore vous citer d'autres exemples de ce genre d'initiative prise par des professeurs d'histoire qui, ne disposant pour ce cours-là que d'une ou deux heures d'enseignement, ont pris sur eux d'engager toute leur énergie ; et de gagner à eux certains de leurs élèves. Parfois, je vous l'ai dit, en est résulté une exposition. Parfois une simple plaque commémorative – comme à Șimleu Silvaniei, petite ville de Transylvanie où, en 1944, huit à neuf mille Juifs avaient été regroupés dans un ghetto avant d'être dirigés sur Auschwitz. À Brașov, deux enseignants non juifs ont rédigé un ouvrage sur les Israélites de la ville. À Târgu Neamț, un vieil enseignant a, de sa propre initiative, créé un petit musée d'histoire. Il y a aussi cet homme qui avait émigré en Amérique et qui, revenu au pays, a fait reconstruire – à l'aide de fonds privés – la synagogue de son village. Comme il n'y avait là-bas plus aucun Juif, il y a installé un centre d'éducation et un musée. Avec l'aide d'autres personnes, il s'est mis à organiser des rencontres. Et croyez-moi, là encore les locaux se sont pris au jeu. Car tout ça participe de la vie de leur région. Voilà pourquoi nous nous efforçons d'offrir aux enseignants, auxquels il s'agit d'apporter certaines techniques pédagogiques, les cours les plus attractifs possible.

– Tout cela dans un pays pratiquement vidé de ses Juifs...

– C'est vrai, quoique pas tout à fait. Car, tout de même, il se trouve des Juifs pour revenir vivre en Roumanie – et pas seulement des personnes âgées ayant choisi d'y passer leur retraite ! Des jeunes y retournent aussi afin d'y travailler, ou d'acquérir le passeport de la Communauté européenne qui pourra leur ouvrir certaines portes. Quoi qu'il en soit, ce que je tenais à vous dire est que, contrairement au sous-titre de la revue que vous m'avez montrée, il n'y a pas en Roumanie d'« horreur oubliée » ! Ce genre de déclaration ne reflète que la pensée de personnes vivant à l'étranger. Nous ont-ils seulement demandé ce qui se passait dans le pays ? Nous aurions pu leur fournir des noms de chercheurs qui se consacrent à ce sujet.

« Assurément, chez nous, une certaine presse se fait encore fort de relayer des déclarations négationnistes. Notez pourtant qu'il s'agit là d'une presse marginale, très ciblée et qui n'engendre au fond que peu de suiveurs. Nous ne sommes ni en Hongrie ni en Slovaquie où, aujourd'hui encore, des Juifs peuvent être rossés en pleine rue ! En outre, s'agissant de négationnistes, ces gens se révèlent le plus souvent prudents. Prenez Ion Coja, professeur à la faculté des lettres de Bucarest et dernier en date des provocateurs : croyez-vous qu'il prêche l'antisémitisme à l'université ? Détrompez-vous ! Cet homme est assez intelligent pour ne pas risquer son poste.

« Ici, bien sûr, encore beaucoup de gens ayant passé la quarantaine – et qui donc ont baigné en plein communisme – n'ont que peu idée de ce qui a pu réellement advenir sous la dictature d'Antonescu. Ce qu'aujourd'hui la plupart d'entre eux ont tendance à penser, c'est que le maréchal fut ce héros qui a combattu l'Armée rouge. À quoi nous rétorquons : "D'accord, mettons de côté les Juifs et le mal que cet homme a pu leur infliger. Qu'est-ce donc qu'Antonescu a accompli pour le pays, à part expédier trois cent mille soldats roumains à la mort, en les envoyant sur le Don ?" Ce genre de mise au point est nécessaire. Il faut traiter la chose sérieusement. Or c'est par les détails, par les détails seulement, en en revenant toujours aux choses concrètes – et non en s'en tenant à la théorie politique –, que nous pouvons marquer des points. Au reste, désormais, sur certaines chaînes de télévision, les gens ont les moyens de suivre des débats. C'est en tout cas ce que font les jeunes. Ainsi les choses se mettent-elles à bouger.

« Quant à nous, Juifs, nous ne devons ni nous cacher ni nous faire oublier. En outre, contrairement à certains de nos aînés qui ont pu se montrer – et cela est compréhensible – trop radicaux pour se faire vraiment comprendre de la population, à nous, les jeunes, il est demandé de faire en sorte que les Roumains puissent aborder ces questions sans se sentir pour autant agressés.

« Un exemple qui me vient en tête et dont Laurențiu Ursu, mon ancien étudiant que je vous présenterai demain en même temps qu'Andi Mihalache, vous parlera sans doute : montrer aux gens ce que tous les recensements et toutes les statistiques prouvent : que, contrairement à l'opinion admise – donc au

cliché –, les Juifs de Roumanie furent essentiellement des artisans et non des commerçants ; ce qui était plutôt le cas des Arméniens.

« Vous voyez, il reste du travail, mais j'ai confiance. Avec le temps, les choses finissent par ressortir. Regardez : même Israël, pendant longtemps – jusque dans les années soixante en fait –, ne s'intéressait pas à nous, les Juifs de Roumanie. Là-bas, on ne voulait pas trop entendre parler de notre holocauste. Pourquoi ? Qui sait ? Ce que je constate, c'est qu'aujourd'hui les choses ont bel et bien changé.

### *Ami Bougon !*

*Si mon saut de puce à Iași s'est bien passé ? Le mieux du monde ! À commencer par ma rencontre avec la jeune universitaire dont je t'avais touché trois mots. Pour être franc, j'irai même jusqu'à dire que, dans une Roumanie dont on sent qu'elle éprouve encore certaine peine – ou réticence – à affronter telles pages de son passé liées aux Juifs, d'entendre Felicia Waldman évoquer son travail avec autant de naturel, d'allant, de conviction, a balayé mes dernières hésitations. Qu'il puisse aujourd'hui exister une manière d'aborder ces questions essentielles, puisque dépendantes de la guérison du pays – et ce sans pour autant que les gens s'imaginent agressés –, cette Felicia en est la preuve vivante. Preuve qui, à propos, renforce ma foi croissante en un moyen de restituer par l'écriture – très simplement, sans rien édulcorer, sans volonté non plus de jeter un pavé dans la mare – l'histoire des relations entre Roumains et Juifs de Iași, et, plus généralement, entre les deux communautés. Relevant au passage le meilleur et le pire de ce que l'enfilade des siècles a pu générer.*

*Par conséquent, n'eût-ce été que pour cet entretien, mon bref séjour là-bas se serait avéré bénéfique. Mais à cette rencontre, deux autres sont venues s'ajouter – très prometteuses. Celles de deux jeunes chercheurs à qui Felicia m'a présenté et qui se sont dits prêts à me faire bénéficier de leur savoir lors d'un prochain séjour – prolongé, celui-là. En juillet ? En octobre ? Le premier, doctorant en antisémitisme à l'université de Bucarest, vient même de me transmettre via Internet son*

*essai sur Ștefănești, petite ville symbolisant à elle seule la condition des Juifs de Moldavie. Que d'éléments utiles à mon approche en cours ! Quant au second – un familier de Derrida, Deleuze, Foucault, etc. –, il enseigne à la faculté d'histoire de Iași où il anime, entre maintes autres activités, un séminaire sur le discours antisémite après la Seconde Guerre mondiale. En plein dans le mille !*

*Donc tout avance – même si, avant de revenir passer quelques semaines sur place, il va s'agir de nouer d'autres contacts dans le milieu académique. Au sein de la communauté israélite aussi... ou dans le peu qu'il en reste. Mais pour ça, j'ai confiance, comptant sur mes amis de Bucarest pour me suggérer quelques noms.*

*Les Kaiserman ? Je n'ai bien sûr pas manqué de passer une soirée avec eux. Toujours aussi délicieux et émouvants. Elle pétillante, subtile, drôle et volubile. Lui dans son rôle d'éternel écorché, partagé entre une excitation gamine de me voir me piquer au jeu et l'écrasante sensation que, « de toute façon », tout est si compliqué... Bien sûr qu'il compte m'aider à rencontrer des membres de la communauté susceptibles de me renseigner. « Mais vous savez, ils ne sont plus tout jeunes – eux non plus ! Qui sait s'ils seront encore de ce monde quand vous reviendrez ? C'est la vie, non ? Que peut-on faire ? »*

*Disposant d'une journée libre, j'en ai profité pour sillonner les rues, mes vieilles cartes postales à la main. De sorte que j'ai pu retrouver certains vieux bâtiments dont j'ignorais s'ils avaient survécu aux bombardements de 1941 et de 1944. Je pense surtout aux « bains populaires » de la rue Petru Movilă, derrière la cathédrale. Quelle ville ! Quel charme il en émane, toute décrépite ou monstrueusement défigurée qu'elle s'affiche à présent. Si tu pouvais voir les sculptures ornant certaines maisons de la rue Cuza Vodă, ou les anciens hôtels particuliers de la rue Lascăr Catargiu ! Et puis, par un heureux hasard de circonstances, assisté d'un certain Olivier Dumas, bibliothécaire au Centre culturel français, j'ai même pu faire une brève visite aux Archives nationales, boulevard Carol I<sup>er</sup>. Y dénicher, alors que je n'y croyais plus vraiment, l'acte de naissance de mon grand-père paternel. D'où, enfin, j'ai appris le nom de ses parents : Berman et Babeta. Mais quant à remonter la source plus en amont... Ça semble mal parti.*

*Et toi qui, justement, reviens à la charge à propos de ce grand-père ; de ce fantôme, en quelque sorte. Ou plutôt des raisons pour lesquelles, tout au long de sa vie, mon père s'est ingénié à nous taire – à ma sœur et à moi – jusqu'à son existence.*

*Que te répondre ? Comment circonstancier un parti pris qui m'aura longtemps tourmenté ?*

*À force d'y réfléchir, j'ai fini par supputer que mon père devait avoir eu davantage qu'une unique raison de ne jamais évoquer son paternel. La première, qui remonte à 1938, concerne étroitement notre famille. Cette année-là, en bisbille depuis pas mal de temps déjà, mes grands-parents Laure et Guillaume qui, autrefois, ayant rêvé de s'établir à Paris, avaient quitté leur Roumanie natale, se séparaient. Or, à l'époque, âgé de quatorze ans seulement et, qui plus est, éperdument attaché à sa mère, que pouvait bien comprendre à la situation mon pauvre père ? Convaincu que l'individu qui s'éloignait de sa femme et de ses trois enfants ne pouvait être qu'un « salaud », il décidait de ne jamais plus le revoir. Et c'est bien ce qu'il fit.*

*Comment je sais la chose ? Grâce à la lettre désespérée qu'Éliane, son aînée de sept ans qu'il détestait, lui expédia cinquante-deux ans plus tard – un 16 février 1990. Lis plutôt ça et tu comprendras tout :*

*... Le manque d'argent aidant, nos parents ne s'entendaient plus depuis plusieurs années [mes seize ans environ] et la vie devenait de plus en plus difficile et terriblement pénible POUR TOUS à la maison.*

*Maman a donc décidé de demander le divorce, que j'ai eu comme cadeau pour mon vingt et unième anniversaire, avec toutes les conséquences que cela a eues sur ma jeunesse. L'effet immédiat a été l'interruption définitive de mes études, que j'aimais et réussissais pourtant très bien.*

*Le divorce a été prononcé par Maître Bertillon. J'avais exprimé le désir de rester aux côtés de Papa, mais Maman a insisté que j'étais la seule en âge et en mesure d'assurer la subsistance de la famille. Elle m'a donc emmenée chez Maître Bertillon où, venant d'atteindre ma majorité, j'ai signé un papier selon lequel j'acceptais de devenir « chef de famille » (c'est l'une des raisons pour lesquelles l'appartement de la rue de Passy a été loué à mon nom). Je ne me suis BIEN MALHEUREUSEMENT pas du tout rendu compte alors de tout ce que cela impliquait à la fois vis-à-vis de Papa, de moi-même et de mon avenir. Je l'ai payé très cher, à tous points de vue et, entre autres, de « jeunesse », il n'y en a pas eu...*

*Papa a accepté cette décision et est donc parti seul, un soir, n'emportant qu'une valise contenant ses effets personnels. Cette scène ne s'effacera jamais de ma mémoire et je ne me pardonnerai jamais de n'être pas restée à ses côtés, comme il aurait été on ne peut plus juste que cela soit, surtout à un moment où il en avait le plus besoin. Il laissait à Maman TOUT le contenu de l'appartement et*

*TOUTES les très belles choses qu'il avait acquises au cours de ses années de travail.*

*La guerre se profilait déjà au lointain. Après la fermeture de l'« Exportation », avec laquelle Papa travaillait principalement, les articles de luxe qu'il fabriquait se vendaient très mal. Il avait en outre la confiance la plus absolue dans son entourage. Or la caisse du magasin « fuyait » tant et plus, et lorsque cela est apparu, il était déjà bien trop tard pour y remédier.*

*La période du divorce a donc coïncidé avec la vente : de la villa de Ville-d'Avray, de la fabrique et du magasin. Du superbe appartement que nous occupions jusque-là, et après la vente de son magnifique mobilier, nous nous sommes retrouvés rue de Passy – ce qui n'était pas encore trop mal – et Papa dans une petite chambre sans confort d'un tout autre quartier. Il y a connu une misère noire à laquelle j'ai assisté impuissante.*

*Qu'il ne t'ait pas porté l'attention et l'affection qu'il nous aurait dues, cela ne fait aucun doute. C'était notre cas à tous trois, les enfants. Nous avons TOUS souffert, moi peut-être davantage, sachant et comprenant ce qui se passait. Tout cela n'a pas manqué d'affecter notre comportement à chacun, comme ton divorce a affecté le comportement de tes enfants. Du côté de Papa, essaie de t'imaginer ce que représente moralement le fait de perdre à la fois ses trois enfants, sa villa, sa fabrique, son magasin, et de se retrouver seul sur le trottoir avec sa simple valise. Peu d'hommes auraient eu le courage de continuer malgré tout leur route.*

*Mais là ne s'est pas arrêté le cauchemar.*

*Plusieurs années plus tard, Papa est revenu habiter quelque temps rue de Passy, mais je ne me souviens plus exactement dans quelles circonstances cela s'est produit. Et c'est à ce moment-là que les Allemands sont venus le chercher. Le danger devenant imminent, tu as quitté Paris peu après son arrestation.*

*À son retour de Compiègne, six mois plus tard, « allégé » de plus de vingt-cinq kilos, Maman a accepté qu'il habite à la maison le temps nécessaire à ce que sa santé s'améliore.*

*C'était un homme foncièrement honnête, un gros travailleur qui, parti du plus bas de l'échelle, était devenu l'un des industriels parisiens les plus connus. Lorsque le sort s'est acharné sur lui, il avait soixante ans, l'âge où il aurait dû pouvoir récolter les fruits de toutes ses années de travail acharné.*

*Après une période extrêmement difficile et pénible, son formidable courage aidant, il a essayé, avec l'aide d'un de ses ouvriers bijoutiers, de fabriquer des poudriers. Ceux-ci ne se sont malheureusement pas bien vendus.*

*Une dizaine d'années plus tard, il a rencontré une femme extrêmement charmante et cultivée, dans les mêmes âges, que la vie avait également beaucoup éprouvée, et qui est devenue sa compagne pendant la douzaine d'années qui a suivi. Avec elle, il a retrouvé une raison de vivre et a vécu quelques années heureuses. Mais la maladie l'a emportée et elle a malheureusement disparu, laissant Papa à nouveau seul. Il le serait demeuré complètement si je n'avais pas été là pour l'aider et l'entourer de mon affection pendant ses dernières années.*

*[...]*

*Je t'ai tendu la main il y a quelques années. Tu n'as pas désiré la prendre. Je te la tends à nouveau en souhaitant que cette fois tu la saisisse.*

*Cette main que sa sœur Éliane lui tendait, mon père, déjà très affaibli par le mal qui allait l'emporter, ne se sentit pas le courage – ni la force – de la saisir. Sans doute la construction mentale de toute une vie se serait-elle alors effondrée, source d'un infini déchirement. Au lieu de quoi, lui qui jamais ne m'avait parlé de son père ; lui qui, lorsque j'étais âgé de quatorze ans, m'avait porté le même coup de grâce que son père lui avait assené (sauf qu'en la circonstance il avait disparu sans même me prévenir !) ; mon père, donc, eut ce geste incroyable de me tendre la lettre, m'offrant d'en faire ce que bon me semblait.*

*Ignorait-il toujours que, des années auparavant – avais-je alors quinze ans ? –, ayant dans notre rue croisé cette tante Éliane que ni ma sœur ni moi n'étions autorisés à saluer, j'avais tout de même pu faire – en grand secret – la connaissance de ce grand-père sorti d'un chapeau de magicien ? Hélas pour moi, très peu après ma mère m'expédiait pour trois ans dans un miteux pensionnat de province ; de sorte que je perdais la trace de grand-père Guillaume. Et à présent, de lui, hormis deux poudriers délicatement ciselés assortis d'une bourse au fermoir merveilleux sur lequel s'ébattent de tendres animaux (témoins de ses talents d'orfèvre et héritage de ma tante Jacqueline), je ne possède qu'une photo prise sur une tour de Notre-Dame de Paris. Une photo sur laquelle il figure, flanqué de son frère Albert et de ses deux neveux, Basil et Emil. Un portrait qui, très fort, me fait songer au tant aimé Isaac Babel.*

*Pardonne, je te prie, la longueur de cette lettre, mais il se trouve qu'un peu plus haut je te disais penser qu'une autre raison au moins devait avoir convaincu papa de ne jamais nous révéler l'existence de son propre père. Tu connais à présent la première. Quant à l'autre,*

*que pouvait-elle avoir été, si ce n'est le judaïsme de son enfance ? Ce judaïsme qu'une fois la Seconde Guerre mondiale terminée il avait lui aussi renié (un fait somme toute courant, m'assure-t-on). Afin d'épargner ses enfants du type d'horreur que lui-même avait dû endurer ? Si seulement !*

*Comme le laisse entendre la lettre de tante Éliane, l'occupation de Paris par les troupes allemandes générant un péril croissant pour les familles juives, mon père, qu'accompagnaient sa mère et sa sœur Jacqueline, avait trouvé refuge en « France libre », quelque part dans les Pyrénées-Orientales. Appelé sous les drapeaux, il y avait servi dans un corps de chasseurs alpins, puis avait rallié les Forces françaises de l'intérieur. D'évoquer (rarement) les épreuves d'alors, de repenser aux compagnons tués à ses côtés, mon père – ce grand avare en confidences – se prenait à pleurer, submergé par une vague de mélancolie. À l'évidence, toute cruelle et tourmentée qu'elle eût pu être, parce qu'elle exaltait aussi jusqu'au vertige la camaraderie, cette époque lui restait comme la plus signifiante de sa vie. Peut-être la plus « belle » ? La Libération venue, flanqué de sa mère, de sa sœur Jacqueline et de la femme qu'il venait d'épouser, il avait regagné Paris où il devait très vite opter pour le catholicisme. Se faisant désormais appeler Silbert, il avait même plus tard poussé le zèle jusqu'à faire modifier la forme d'un nez qu'il estimait sans doute trop sémite. Quant à ma sœur et moi, bien que baptisés, nous n'allions pas moins continuer de porter le nom de Silberstein – ce patronyme qui nous faisait l'effet d'être « très alsacien » !*

*Pauvre papa, claquemuré dans sa nouvelle identité ! Papa qui, au cours du printemps 1966, eut la surprise de voir son garçon de dix-sept ans s'intéresser de près au judaïsme, lire tant et plus sur le sujet, puis souhaiter passer ses vacances d'été dans un kibboutz. Tout ça parce qu'au cours d'une matinée, dans la cour d'un collège de province, sans trop savoir pourquoi, j'avais pris la défense d'un « sale Juif » agressé...*

*Les spectres refaisaient surface. Un saumoneau aveugle et cependant guidé par une force irrésistible entendait se frayer un chemin vers sa source. Ce jour où je lui faisais part de mon désir de me rendre en Israël – je m'en souviens si bien ! –, comme vaincu par l'inéluctable, s'accrochant à mon bras, il avait murmuré : « Sais-tu, mon fils, que nous sommes juifs ? » Très vite, la petite flamme s'était éteinte, à tout jamais.*

*Voilà. Je crois t'avoir tout dit, me souvenant de t'avoir écrit qu'en janvier 1990, époque de ma première enquête en Roumanie,*

*la tentation de retrouver un peu de ce que furent les miens m'avait très fort fait battre le cœur. Mais tout, alors, à Iași, était trop désorganisé. En outre, le versant puissamment chagrin d'un Pincu soucieux de contrarier son optimiste alter ego – soit donc Itik Kara – ne pouvait pas aider. Aussi, avec une étonnante facilité, avais-je renoncé au désir d'en apprendre davantage. N'était-il pas déjà miraculeux d'avoir pu remonter jusqu'en ce lieu où, cent douze ans plus tôt, un 25 décembre 1878, à neuf heures du soir, un couple dont je sais aujourd'hui qu'il se prénommaient Berman et Babeta – tous deux de « nationalité israélite » – avait donné naissance, dans son appartement du 24, rue de l'Université, à un enfant appelé Vilhelm... et non Guillaume ?*

*Et à présent : ce livre en cours, que, contre toute attente, je me suis mis en tête de mener à terme, sans espoir d'en apprendre davantage sur les miens. Me doutant cependant qu'à travers la longue marche d'une communauté venue tenter sa chance à Iași depuis cinq siècles et davantage, quelque chose d'eux aussi pourrait peut-être reflorir. Qu'il me serait alors offert de célébrer.*

## « Héros » ou martyrs ?

Parti de Iași un 23 mai, j'y retournai un mois plus tard – n'ayant, dans l'intervalle, pas ménagé ma peine. Entre la poursuite des lectures que je jugeais indispensables, les appels aux amis et maintes tentatives d'établir de nouveaux contacts, les semaines eurent tôt fait de filer. À Bucarest, Dieu merci, on s'était mis en quatre pour m'assister. Suite à l'intercession de Dan Berindei, vice-président de l'Académie roumaine, trois professeurs d'histoire de l'université Alexandru Ioan Cuza, de Iași, se dirent prêts à faire ma connaissance. Quant à Ana Blandiana, poétesse, présidente de la Fondation de l'académie civique et inlassable animatrice du mémorial Sighet, elle m'offrit d'approcher un confrère écrivain qui, sous peu, m'ouvrirait d'éclairantes perspectives sur le climat intellectuel régnant en ville dans le troisième quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

Folles journées qui me virent zigzaguer d'un coin à l'autre de la ville, entre la commémoration des soixante-dix ans du

pogrome, les assises d'un colloque international consacré aux journées meurtrières des 28 au 30 juin 1941 et les rencontres desquelles risquait fort de dépendre la suite de mon entreprise ! Comment en rendre compte ? Pas facile – quand bien même, c'est vrai, relativement au colloque, à défaut de comprendre le roumain, mes stations au Centre d'histoire des Juifs et d'études hébraïques me laissent davantage d'impressions que de souvenirs précis. Hormis, bien sûr, le vif plaisir d'y avoir retrouvé Felicia Waldman, celui d'avoir pu faire la connaissance du professeur Carol Iancu, auteur du magistral essai intitulé *Les Juifs en Roumanie (1866-1919)*, et l'intense émotion que nous valut à tous l'exposé d'Avinoam Safran, le fils d'Alexandre Safran, cet érudit issu d'une illustre lignée rabbinique, que le sort désigna pour devenir – le 4 février 1940, à seulement vingt-neuf ans – grand rabbin de Roumanie, et dont l'inouïe détermination face au *Conducător* Antonescu arracha à une mort programmée un nombre considérable de coreligionnaires.

La commémoration proprement dite ? Dans mon « ouverture », j'ai déjà évoqué l'envolée spirituelle de l'homme de Dieu – une des trop longues et surtout trop nombreuses allocutions par quoi s'ouvraient, au soir du 27 juin, les deux journées du souvenir. De tout le temps que durèrent les discours, certain malaise ne devait pas m'abandonner. D'où il se fit qu'au tout dernier moment je décidai d'éviter le repas officiel – au grand dam d'un Pincu qui, quelques heures plus tard, pour une fois hors de lui, me déclara au téléphone m'avoir cherché partout, et à qui il fallut un certain temps pour m'offrir son pardon.

Bien sûr que j'avais eu tort de fausser compagnie à des amis si tendrement aimés ; mais le sermon du religieux dont la suavité ne pouvait que ressusciter en moi l'odieuse duplicité de l'Église dans son rapport de toujours avec les Juifs ; mais ces intervenants issus des milieux politiques et civiques qui n'en finissaient plus... Ma frustration aussi de ne pouvoir saisir le sens des paroles prononcées par cinq d'entre les survivants de ces journées d'horreur – paroles dont la seule vibration m'étreignait. Le fait de leur voir décerner – à titre de réparation ? – une « citoyenneté d'honneur » me semblant dérisoire, si ce n'est déplacé. Pour couronner

le tout : la perspective de devoir me montrer relativement à l'aise en société...

Le lendemain matin, sous une pluie battante, au sein d'une foule comptant bon nombre de Roumains émigrés en Israël et revenus pour l'occasion, Miriam, Pincu et moi nous retrouvions devant la synagogue où un monument du souvenir, conçu en forme de pyramide, venait tout juste d'être restauré. Quelques paroles et déjà nous prenions le chemin de l'ancienne préfecture de police de la rue Vasile Alecsandri, lieu du carnage où une plaque commémorative était inaugurée. Même station devant la gare d'où, cet été-là, deux trains de la mort conçus et manœuvrés avec une inouïe férocité s'étaient ébranlés, emportant dans leurs flancs hermétiquement clos sept mille hommes et enfants dont peu reviendraient. Même recueillement après que Leizer Finchelstein, dernier des rescapés de cet enfer-là encore en vie et lumineux géant de quatre-vingt-sept ans, a tenté, d'une voix de temps à autre brisée par l'émotion, de faire revivre un peu de cet *inexprimable*.

Au cimetière juif de Păcurari, sous une pluie redoublant de rage et un dais constitué de centaines de parapluies, avait pris place une brève mais poignante cérémonie conduite par des rabbins. Après quoi, je ne sais trop combien de dizaines de couronnes mortuaires furent déposées à la mémoire des victimes – certaines offertes par des familles, d'autres présentées par des organes officiels ou diverses associations. De tout ce temps, qui s'avéra considérable, affrontant stoïquement la herse des intempéries, un orchestre militaire se fit fort de reprendre sans fin le même et solennel *Imnul eroilor*. Comme si, bien plus que des héros, les milliers de victimes qu'on honorait ce jour n'étaient pas simplement des martyrs...

Encore une station au musée de l'Union, où une exposition intitulée *Destine întrerupte* offrait – par l'image, par le texte, par le son – de prendre la mesure des journées meurtrières. Trempé, fourbu, sans demander mon reste, je regagnai ma chambre.

Pour couronner le tout, au chapitre des (nombreuses) rencontres dont ces jours m'auront gratifié, quelques mots au sujet de deux personnes d'exception. Deux hommes à propos desquels je me demande encore ce qu'avait pu leur dire de moi le professeur Berindei pour que, d'emblée, ils me

témoignent – chacun à leur façon – autant d’empressement et de chaleur. (Patience donc, excellent professeur Laurențiu Rădvan ; votre tour ne saurait plus tarder...)

Voici d’abord, tout sourire, pénétrant à grands pas dans le hall de l’hôtel Unirea, le professeur Dumitru Ivănescu, éminent membre de l’Institut d’histoire A.D. Xenopol de l’Académie roumaine et ancien directeur des archives d’État de la ville. Un chercheur, également, spécialiste en histoire moderne, à la bibliographie impressionnante. Soixante-douze ans, haut de taille, robuste et chargé comme un père Noël, il a même pris le soin de se faire accompagner par Lacramioara, sa belle-fille, sympathique professeur de biologie à la faculté des sciences.

« Elle parle mieux français que moi ! »

Sa longue poignée de main. Le petit chapeau qu’il dépose sur un coin de table. Les lunettes dont il essuie vite fait bien fait les traces de buée, sans pour autant se départir d’un sourire complice. Ses excuses, en prélude, de ne pouvoir rester longtemps – du fait du colloque. « On m’y attend ! Je dois parler de Veronica Gorgos, un important témoin oculaire du pogrome. » Déjà, toutes sortes de documents jaillissent d’un lourd paquet. Des livres – parmi lesquels un énorme ouvrage collectif : *Iași – memoria unei capitale*, splendidement illustré et dirigé par le professeur Gheorghe Iacob dont Dan Berindei m’avait parlé. Plusieurs revues, dont une livraison de *Studia et Acta Historiae Iudaeorum Romaniae*. Des photocopies d’articles également, relatifs à la communauté juive de la ville. « Peut-être trouverez-vous quelqu’un pour vous aider à les traduire ? J’y ai glissé mon texte – en anglais, celui-ci – sur la population israélite de Iași entre 1755 et 1860, période pendant laquelle cette population explose. Cela du fait de la situation internationale... donc d’une immigration massive liée aux mouvements en Russie, en Pologne, en Galicie, en Podolie. » Bredouillements de ma part, face à tant de largesse. « Je vous laisserai aussi mes numéros de téléphone. D’ici votre séjour en octobre – c’est en octobre, n’est-ce pas, que vous revenez ? –, n’hésitez pas. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, avec plaisir. Au mois d’octobre, je serai davantage disponible. Mais un moment encore ! Je veux vous présenter un vieil ami qui ne devrait plus tarder à nous rejoindre et aura bien des choses à vous dire. »

À présent, penché de toute sa hauteur sur un minuscule carré de papier, stylo en suspens, le professeur Ivănescu s'efforce visiblement de se souvenir de ses diverses coordonnées téléphoniques. Après quoi, dans un geste de joyeuse impatience, il tend le tout à sa belle-fille, la chargeant de la mission. C'est alors que, mince et fragile silhouette vêtue de sombre, progressant doucement en s'aidant de deux cannes, un homme s'approche de notre table – tête légèrement inclinée, sourire timide, d'une extrême finesse. À peine Dumitru Ivănescu a-t-il remarqué sa présence qu'il bondit de sa chaise, comme mû par un ressort, se porte à sa rencontre et lui donne l'accolade.

Il fait bon voir la joie dont ces deux amis-là resplendissent, à seulement se retrouver. Gestuelle démonstrative de la part du géant ; toute en sourire aigu chez le nouveau venu, lequel n'est autre que le professeur Silviu Sanie, spécialiste en histoire ancienne, membre de l'Institut d'archéologie de l'Académie roumaine et, comme je l'apprendrai bientôt, fin connaisseur de l'histoire de la communauté juive de Iași. N'est-ce pas à ce proche du regretté Ițiș Kara qu'on doit la création du petit musée juif de la ville ? Quelques paroles échangées. Le rendez-vous que me propose le professeur Sanie pour le lendemain matin au siège de la communauté israélite. Déjà, les deux hommes filent rejoindre le colloque. Un peu plus tard, au tour de Lacramioara Ivănescu de disparaître.

Et nous voilà le lendemain. Au musée juif déménagé dans une annexe de la communauté – le temps que prenne fin la réfection de la Grande Synagogue. Une échéance, ai-je cru comprendre, qui, faute de moyens financiers, risque fort de se voir reportée de plusieurs années.

En compagnie de Silviu Sanie, Virgile s'assurant que tout est bien en place avant l'heure des visites officielles, je me vois introduit auprès d'antiques objets du culte dont quelques-uns, après plus de vingt ans, n'ont encore pas déserté ma mémoire. Ainsi le dais nuptial couleur grenat, criblé de fleurs et d'étoiles, porteur d'inscriptions hébraïques. Ou le rideau de velours brun somptueusement brodé, avec sa paire de lions encadrant une étoile de David, autrefois suspendu à l'Arche sainte de la Torah.

Plus loin : quatre vitrines illustrent, en un style naïf et d'autant plus parlant, l'esprit des fêtes que sont *Pourim*, *Pessah*, *Rosh Hashanah*, *Soukkot* ou *Yom Kippour*. D'autres contiennent des lettres ; des articles ; des documents photographiques (dont un portrait de Pincu !). Ou telle affiche de la première de *Lozul cel Mare*, comédie en quatre actes de Cholem Aleichem donnée à Iași en janvier 1939. Ou encore des ouvrages rédigés par tel auteur de la communauté – volumes dont la vue provoque chez mon guide des regards empreints d'une tendre ferveur.

« Connaissez-vous les écrits d'Eugen Relgis ? Et les poèmes d'Ițic Manger ? Ou les merveilleux vers d'Avram Stauerman-Rodion ? »

Quelques mots, rien de plus. Mots expirés d'une voix douce et lente et peu audible, parce que quintessenciés. Parce que résultant d'un souci presque obsessionnel d'accéder à la simple *justesse*. Un trait qui me rappelle un peu l'envoûtement ressenti lors d'une causerie avec Emmanuel Levinas... et qui confère à la présence du petit homme à la tête inclinée, aux yeux luisants d'intelligence, aux lèvres en perpétuelle quête du mot adéquat, un caractère poignant.

À un moment, comme il me dédicace son ouvrage consacré aux stèles du cimetière juif médiéval de Siret, il s'enquiert du genre de livre que je souhaite écrire. Ému par la présence de cet aîné, mis en confiance aussi, je lui réponds que mon désir serait de pouvoir rédiger une sorte d'*épopée* retraçant l'aventure de la communauté israélite de Iași. « Mais une épopée d'un genre plutôt boiteux, nécessairement, sans héroïsme affiché, avec ses périodes fastes ou désastreuses – selon l'humeur des princes, leur bon ou leur mauvais vouloir. Selon aussi les bénéfiques ou mortifères impacts de la politique internationale. Sans jamais oublier les bisbilles internes à la communauté. Quelque chose comme cela. Les échos d'une lente avancée... en dépit de tout et avec tout. »

Au regard amusé qu'il me coule, je crois sentir que ne lui déplaît pas ma manière d'envisager la chose. Au reste, prenant bientôt congé de moi « jusqu'à l'automne », d'une voix à peine audible il expire lentement :

« Nuance et dosage ! Ni Roumain tolérant, ni Juif spirituel. »

Merveilleuse sentence ! De tout le temps que durera mon entreprise, puisse-t-elle me servir de sésame. Du précieux *la* qu'offre tout diapason.

## « J'ai entendu Hitler beugler à la radio »

Des doigts qui pressent légèrement mon avant-bras. Un visage émacié, souriant sous une masse de cheveux frisés et grisonnants. Une chemise blanche au col ouvert. Quelques mots qui me sont adressés : « J'ai entendu que vous parliez français... » Autant de pièces d'un puzzle prompt à se préciser. Quant à me souvenir où m'était apparu ce Daniel venu proclamer non l'imminente irruption des quatre fauves babylonien, médoparse, grec et romain avides d'asservir le peuple d'Israël, mais la présence parmi nous d'une personne au patronyme assez évocateur pour me faire sursauter...

Ah si ! Au musée de l'Union, au terme d'autres discours interminables.

Ayant appris de moi ce qui, en cette période particulière, m'avait conduit ici, l'homme en question, la cinquantaine, s'était en effet écrié : « Vous devez rencontrer ma mère avec laquelle, pour l'occasion, nous avons fait le voyage depuis Paris. Bien que née à Galați, toute sa famille est de Iași – côtés paternel et maternel. C'est du reste ici qu'elle a fait ses études secondaires avant d'émigrer en Palestine à dix-sept ans, peu avant le pogrome qui a coûté la vie à son grand-père Lupu Goldenberg et à un de ses oncles. Venez que je vous présente ! »

Nonagénaire, vraiment, ou peu s'en faut, la femme vive et accueillante qui me fait face m'écoute puis, trop vite entraînée dans la ronde des retrouvailles et des présentations, griffonne ses coordonnées, m'invitant à lui rendre visite à Paris. Surtout : se pourrait-il que cette Lisbeth Saraga, ancienne directrice de recherche au CNRS, ait quelque lien de parenté avec N.S. Șaraga, l'imprimeur d'un certain nombre d'entre mes cartes postales de Iași ? Ou, mieux encore : qu'elle descende

du mythique Elias Şaraga (1859-1939), bouquiniste itinérant devenu libraire, antiquaire, numismate, imprimeur, et qui, secondé par son frère Samuel, devait non seulement éditer certains auteurs majeurs de son temps – Mihai Eminescu, Ion Creangă, I.L. Caragiale, Vasile Conta, A.D. Xenopol, etc. – mais lancer la fameuse « collection à un leu », série de soixante-dix ouvrages offerts à un prix dérisoire, donc accessibles à tous ?

Pauvre Elias Şaraga ! Homme qui, en dépit de sa contribution à la vie culturelle roumaine et d'une nature foncièrement philanthrope (le nombre de manuscrits, documents, objets patrimoniaux et pièces de monnaie anciennes qu'il put offrir à l'Académie roumaine ou au musée national des Antiquités !), eut le triste privilège de voir plus d'un de ses auteurs virer à une judéophobie haineuse ; et qui, en tant que Juif, devrait lui aussi endurer mille tracasseries engendrées par la période ultranationaliste de l'entre-deux-guerres... Un de plus qui, sous la bannière intellectuelle et littéraire, aura rêvé d'une fraternité possible.

– Le N.S. Şaraga en question, imprimeur de cartes postales, j'ignore s'il a jamais fait partie de ma famille, me répond quelque temps plus tard, à la terrasse du café parisien Ma Bourgogne, celle qui, d'emblée, me prie de l'appeler Lisbeth. L'éditeur et numismate Elias Şaraga, par contre, était bien mon grand-oncle par alliance. Le mari d'une sœur de mon grand-père maternel. Je me souviens encore de lui avoir rendu visite en compagnie de ma grand-mère Clara, née Helman. Toutes deux étions allées le trouver dans sa librairie de la rue Lăpuşneanu – boutique assez impressionnante, pleine de vieux bouquins, dotée d'une sorte de mezzanine. Quant à me rappeler ce qu'il avait pu dire... Je n'étais alors qu'une enfant de huit ou dix ans. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'âgé comme il était, il m'avait fait l'effet d'un homme taciturne. Une autre fois, juste avant qu'il ne s'apprête – veuf qu'il était et esseulé – à s'établir à Bucarest où vivaient ses enfants, je l'ai revu. Était-ce en 1934 ? Il devait bien avoir soixante-quinze ans. Regardez cette photo. Vous voyez cet homme ? C'est lui. C'est Elias Şaraga.

– Et cet homme-ci, sur cette photo ?

– C'est mon grand-père Mendel Şaraga, le père de mon père. Regardez : on le retrouve aussi sur ce document ; il y

figure en compagnie des autres membres du comité pour la restauration de la Grande Synagogue, laquelle avait brûlé en 1924. Vous le voyez ? Le quatrième à partir de la gauche. Notez qu'en fait son nom à lui n'était pas Şaraga mais Naftulea. Mendel Menahem Naftulea. Quant à savoir pourquoi, s'étant marié, il avait fait appeler ses enfants Şaraga ? Il est possible que cet homme pieux, très cultivé, qui longtemps avait étudié dans une *yeshiva* – une école talmudique – et avait même été nommé *gabai* – un des administrateurs de la Grande Synagogue –, ait choisi de « roumaniser » le prénom de son maître bien-aimé, un certain rabbin Shraga quelque chose, « Shraga » signifiant « lumière » en araméen. Quant aux ancêtres de ce grand-père, nous n'avons jamais su d'où ils étaient venus.

– Ce grand-père paternel à qui la fonction honorifique de *gabai* est accordée, quelle était sa profession ?

– Importateur de tissus en gros – du moins en théorie. Car en pratique, grand-père Mendel n'accordant d'importance qu'à sa Torah, à son Talmud et à ses autres ouvrages religieux, c'était son épouse, ma grand-mère maternelle Amalia, née Gheller, qui prenait soin de l'affaire du 93, rue Costache Negri. Elle et ses deux frères Gheller. Quant au domicile du couple, il s'agissait d'un hôtel particulier de la rue Anastasie Panu, plus tard détruit par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

– Vous-même, selon ce que m'a dit à Iaşi votre fils Daniel, êtes née à Galaţi...

– Juste. En 1922. C'est que, quelques années plus tôt, grand-père Mendel avait souhaité ouvrir là-bas une succursale dont pourrait s'occuper mon père, Iosif Şaraga, de même qu'oncle Rubin Gheller – un frère de ma grand-mère Amalia. Plus tôt, ces deux-là avaient été chargés de la représentation des tissus, pour l'essentiel provenant d'Italie. C'est ainsi que mon père et son épouse, Neti Neche – née Goldenberg –, s'étaient retrouvés au bord du Danube, dans ce port gigantesque ouvrant sur le reste du monde. Une première fille leur était née : Rivca Feiga, dite Renée. « Rivca », d'après l'arrière-grand-mère paternelle décédée en 1912, et « Feiga », du nom de l'épouse d'Elias Şaraga disparue quelque temps plus tôt. Car c'est ainsi que, chez les Juifs, par tradition, on donne aux nouveau-nés les prénoms de membres de la

famille décédés. Plus déterminants que les noms inscrits sur les registres de l'état civil, ceux-ci permettent plus efficacement de reconstituer une généalogie. Personnellement, on m'a attribué le prénom de Beïla, soit celui de la sœur d'Amalia, ma grand-mère paternelle. Quant à mon frère Zwi – Erwin pour l'état civil roumain –, il est né en 1925.

« De ces années à Galați, je conserve peu de souvenirs... si ce n'est qu'à un moment donné, nous avons habité tout près du Danube. Ce qui me donnait l'occasion de voir les bœufs tirer leurs lourdes charges en direction d'énormes navires à l'intérieur desquels elles étaient entreposées.

« Est arrivée l'année 1929 et avec elle le krach de Wall Street, la Grande Dépression. Une crise économique sans précédent. Du jour au lendemain, la monnaie roumaine s'est trouvée totalement dévaluée. Pour tous ceux qui vivaient d'importation, ça a été la catastrophe. Les Șaraga n'ont pas fait exception à la règle. Mes parents ont alors décidé de retourner à Iași, où la famille Goldenberg – donc la famille de ma mère – nous a beaucoup aidés. C'est ainsi que, tout en habitant rue Sărărie, environnement assez résidentiel où vivaient peu de Juifs, mon père et Fred, son frère aîné, ont pu ouvrir, dans un autre quartier – assez misérable celui-ci (souvenez-vous qu'à Iași, à *Târgul Cucului* notamment, le prolétariat juif vivait dans une grande misère) –, une filature baptisée *Țesătura Paris*. “Tissage Paris”, si vous voulez. Au commencement, les deux hommes sont partis avec un ou deux métiers à tisser. Malgré tout, peu à peu, à force de travail, ils ont réussi à asseoir leur affaire. Entre-temps, en 1932, nous emménagions chez mes grands-parents maternels, dans la rue I.C. Brătianu aujourd'hui rebaptisée boulevard de l'Indépendance.

– Ces grands-parents Goldenberg, qui étaient-ils ?

– Des gens on ne saurait plus différents de mon grand-père Mendel et de ma grand-mère Amalia : tous deux issus de familles citadines, imprégnés de culture germanique, chez qui les signes de richesse étaient plus ostensibles, et qui, le temps des vacances revenu, appréciaient surtout la fréquentation des lieux de villégiature, des hôtels où l'on pouvait se délasser et ne rien faire du tout. Les Goldenberg, au contraire, se sentaient proches de la terre – mon grand-père Lupu notamment, qui possédait un vignoble. De ce fait,

pendant les vacances, tous deux mettaient volontiers la main à la pâte. Et à l'occasion des vendanges, grand-mère Clara – une femme au caractère joyeux, ce qui était rarement le cas de grand-mère Amalia – prenait soin des gens qu'on employait à la cueillette. En outre, tous deux étaient plutôt tournés vers la culture française, quand bien même grand-mère Clara, née Helman, n'avait jamais mis le pied dans un lycée. Professionnellement parlant, grand-père Lupu possédait – en commun avec son frère Leib – une grande quincaillerie située rue Dimitrov, qui fournissait aussi bien les particuliers que les hôpitaux ou les universités et où l'on trouvait de tout – sulfateuse ou simple clou. Les frères Goldenberg ne s'occupant pas d'importation, ils n'eurent pas à souffrir de la grande crise économique de 1929.

– Et d'un point de vue religieux ?

– C'était un peu le jour et la nuit ! Il fallait voir la cuisine de mes grands-parents paternels : pas question d'utiliser la même armoire pour remiser viande et produits laitiers. Pas question non plus d'utiliser la même vaisselle pour aliments carnés et lactés. Même chose concernant les ustensiles de cuisine. Tout était strictement casher ! Idem pour les éviers : un pour la vaisselle ayant reçu la viande et un pour celle réservée aux produits laitiers – chacun à une extrémité de la cuisine. « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère », ordonne le Deutéronome. S'ils avaient pu les éloigner encore un peu davantage l'un de l'autre, ces deux éviers... Grand-père Mendel était vraiment le gardien de la tradition. C'était un homme très doux que tout le monde aimait. Toutes les fêtes juives se passaient chez lui. Sa femme, lui et leurs enfants ne s'entretenaient qu'en yiddish. Chez les Goldenberg, par contre, il en allait bien autrement. De ma jeunesse, je n'y ai jamais vu célébrée aucune fête, fût-ce le Shabbat. De même, aucun sacrificateur rituel n'y tuait le moindre poulet. C'est à sa bonne que ma grand-mère Clara confiait cet office. Chez mes parents non plus, du reste, on ne célébrait jamais le Shabbat. Mon père travaillait trop dur pour s'offrir ce luxe. En outre, ni mon frère ni ma sœur ni moi-même ne parlions yiddish. Tout juste si nous nous rendions parfois au théâtre yiddish. Mais là, je ne comprenais rien !

– Nous en étions restés à votre déménagement chez vos grands-parents.

– Rue I.C. Brătianu, oui. Puis au 10 de la rue Rece... à l'endroit même où, dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, des auteurs aussi prestigieux qu'Eminescu, Caragiale, Creangă et autres membres de la société politico-littéraire *Junimea* avaient coutume de se réunir au restaurant Bolta Rece, pour discuter, pour boire. Derrière ce restaurant, dans une grande cour, on avait construit deux maisons : une pour mes grands-parents maternels et un local aménagé en appartement pour nous autres, aujourd'hui démolis. Un peu plus tard, mon oncle Mauriciu y fera ajouter pour lui et son épouse une nouvelle maison, qui s'y trouve toujours. Quant à la maison de grand-père, elle sera réquisitionnée par la mairie, dans les années 1950 – au prétexte, tenez-vous bien, qu'un certain L. Goldenberg « n'avait pas payé ses impôts et qu'il était parti en Palestine ». Qui pouvait être ce L. Goldenberg ? Certainement pas Lupu, qui a péri lors du pogrome en même temps que son fils Mauriciu ! Lascar, son seul fils rescapé, qui avait émigré ? Possible. Après tout ce qu'elle avait dû endurer, la famille avait dû préférer laisser tomber.

« Mais venons-en aux prémices des années terribles. À ma première expérience antisémite...

« À l'époque où nous emménagions rue Rece, je commençais à fréquenter le lycée d'État pour filles baptisé Oltea Doamna, devenu depuis le lycée Eminescu. L'établissement dispensant un cours d'éducation religieuse obligatoire, les élèves chrétiennes étaient tenues d'y suivre les leçons d'un pope. De notre côté, un M. Weissenberg mandaté par la communauté israélite nous enseignait, non pas l'hébreu, puisque l'enseignement se devait d'être en roumain, mais simplement l'histoire du peuple juif. Or un jour, après que le pope a quitté la salle dans laquelle il donnait son cours, que découvrons-nous, inscrits au tableau noir ? Des propos antisémites ! Pour la première fois, je me trouvais directement confrontée à ce type de rejet haineux. Ça a jeté un froid. Depuis, nous autres, les jeunes Juives, avons décidé de nous tenir entre nous, à l'écart des élèves chrétiennes. Ce qui était tout à fait nouveau car, jusque-là – Juifs ou pas –, avec les enfants du voisinage, nous étions tous copains, nous rendant les uns chez les autres pour toutes sortes d'occasions. Même chose auparavant, à l'époque de Galați. C'est ainsi qu'un jour, chez une amie, j'avais pu voir mon premier arbre de Noël... Ai-je parlé de l'incident à la

maison ? Je ne m'en souviens plus. Par la suite, j'ai continué l'école sans avoir à subir d'antisémitisme. Le fait est qu'au lycée, aucun de nos professeurs n'était judéophobe. Seul le pope l'était. De manière générale, le clergé se montrait très remonté contre nous.

« Tout de même, dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, au sein de la famille les discussions ont commencé à beaucoup tourner autour de l'antisémitisme. Il faut dire que tout cela faisait peur. Ainsi, un jour, alors que je me trouvais à la quincaillerie avec mes grands-parents maternels, j'ai vu arriver mon grand-oncle Milou Helman, un des responsables de la Grande Synagogue de la rue Păcurari, située non loin de l'université Alexandru Ioan Cuza. Il venait demander de l'argent pour remplacer les vitres brisées à coups de pierres par les étudiants roumains d'un foyer voisin. D'accord, ce genre de déprédation, relativement habituel, passait chez nous pour constituer une sorte de "rechute" régulière, se répétant d'année en année. Mais ce qui compliquait les choses, c'est qu'à présent les étudiants juifs se faisaient tabasser – passages à tabac auxquels faisait écho une copine de lycée dont une sœur était inscrite en faculté de médecine. En outre, nous savions qu'une demande de *numerus clausus* se proposant d'exclure de l'université tous les étudiants juifs avait été déposée. Ajoutez à cela – crise économique aidant, donc chômage, donc frustrations sociales – des décrets obligeant les entreprises à employer au moins quatre-vingts pour cent de chrétiens...

« D'où, je vous le disais, dans ce climat toujours plus menaçant, les discussions inquiètes et animées au sein de la famille. Côté Goldenberg, contrairement aux Naftulea-Şaraga chez qui on n'avait jamais compté aucun sympathisant sioniste, on parlait toujours plus de la possibilité de rallier ce qui n'était encore que la Palestine. L'avocat Leizer Şaraga, notamment, un cousin germain de ma mère – un des fils d'Elias, sioniste de gauche. C'est ainsi que, réagissant à l'implacable ascension d'Hitler, mon père, qui jusqu'alors n'avait jamais manifesté ce genre de tendance, se trouva gagné au sionisme. Au point de prendre une part non négligeable à la formation de futurs émigrants agriculteurs en Eretz Israël – dans le cadre de la ferme *Hachscharat Olim* créée à cet effet non loin du cimetière de Păcurari. Ou d'écrire très régulièrement

des comptes rendus dans la *Tribuna Evreiască* – “La Tribune juive” –, hebdomadaire fondé à Iași en 1932. Il faut dire qu’ayant étudié à Leipzig, parlant donc très bien la langue allemande et se trouvant de plus très attaché à la culture allemande – au point de déclamer par cœur des poèmes de Goethe ou de chantonner des opérettes allemandes ! –, mon père suivait beaucoup ce qui se passait par là-bas. C’est ainsi qu’un jour, en sa compagnie, j’ai entendu Hitler beugler à la radio. Quand bien même je n’ai rien compris à ce qu’il disait, c’était effrayant.

– Votre père ne vous avait donc pas traduit la teneur du discours en question ?

– En règle générale, mon père ne disait pas grand-chose, mais à la mine qu’il tirait je pouvais comprendre de quoi il en retournait. Au reste, comme je lisais la *Tribuna Evreiască*, j’étais au courant !

« À la veille du réveillon de l’an 1938, tandis que nous roulons dans le train Iași-Bucarest, mon oncle Fred, qui avait beaucoup de relations, nous annonce l’arrivée au pouvoir du gouvernement pro-nazi Goga-Cuza. Vous savez, n’est-ce pas, qu’Alexandru C. Cuza, professeur d’économie politique à l’université de Iași et célèbre agitateur judéophobe, était surnommé “l’apôtre de l’antisémitisme roumain” ? À une époque où, en Allemagne – depuis 1933, en fait –, il existait déjà des camps de concentration comme Oranienburg ou Buchenwald, destinés à de prétendus “communistes” et où des foules de Juifs allemands affluaient en Roumanie, la parfaite entente entre ce Cuza pro-nazi et les légionnaires de la Garde de fer (conduite, cela dit en passant, par Corneliu Zelea Codreanu, né Zielinski et donc issu d’une famille polonaise incomparablement moins roumaine que bon nombre de Juifs !) ne pouvait qu’annoncer le pire. Tout cela allait-il aussi s’instaurer chez nous ? Ce gouvernement eut beau ne demeurer en place que peu de semaines, il allait forger les structures qui, plus tard, coûteraient extrêmement cher à la population israélite.

« Au mois de juillet suivant, ma sœur ayant passé son bac, il fut jugé prudent de l’envoyer à l’étranger. Elle qui, justement, rêvait de Paris... Malheureusement mon père, devenu président de la Société des amis de l’université hébraïque de Jérusalem, ne voyait pas les choses ainsi. Aussi l’a-t-il

accompagnée en Palestine, où il l'a installée et inscrite à l'université... lui faisant ensuite parvenir de l'argent à échéances régulières. De mon côté, la menace se précisant, il fut décidé que je ferais en une année les septième et huitième classes me séparant du bac ; suite à quoi moi aussi je partirais pour Jérusalem. Dans un pays qui refusait l'entrée des universités aux Juifs, je n'avais aucun avenir. Faire deux années en une, c'était bien beau ; encore devais-je fournir une raison à cela. Du moins, c'était ce qu'exigeaient nos instances académiques. Désireux de ne surtout pas avouer que tout ça répondait à une "raison juive", mes parents firent savoir que je devais bientôt me marier. Voilà comment nous autres Juifs devons vivre sur deux plans – fait typique de l'époque.

« Peu après l'obtention de mon bac, ma sœur Renée revenait à Iași passer les vacances d'été. Moins de deux mois plus tard, la Seconde Guerre mondiale éclatait. Le 15 octobre 1939, Renée et moi prenions le bateau pour Tel-Aviv – via Alexandrie –, d'où nous gagnâmes Jérusalem. Là-bas, je veux dire à la faculté de chimie, pendant les six premiers mois, mes notions d'hébreu étant plus qu'approximatives (tout de même, avant de quitter la Roumanie, j'avais pris quelques cours privés), je dois dire que je n'ai pas compris grand-chose à ce que disaient les professeurs ! Mais enfin, à force de cours du soir... Notez que la plupart des profs, récemment débarqués d'Allemagne, n'étaient pas davantage préparés à enseigner en hébreu ! Un an plus tard, flanqués de mon jeune frère Zwi, qui – parce que juif – avait été exclu du lycée, mes parents parvenaient à leur tour en Palestine, pour s'installer à Tel-Aviv. En Roumanie, ils avaient tout laissé : la boutique, la maison, jusqu'au manteau de mon père et au tailleur de ma mère, qui leur avaient été confisqués par les fonctionnaires de Constanța, au moment de monter sur le navire. Une habitude de chez nous ! Un dernier geste en signe d'adieu. La chose était de notoriété publique... au point que mes parents avaient pris soin de n'emporter aucun bijou. De les laisser à Iași plutôt que de s'en laisser déposséder. Mais un manteau et un tailleur... qui l'eût dit ? Vous savez, tous ces départs précipités ont donné lieu à de terribles spoliations – ce qui me fait me souvenir de ce que disait grand-mère Clara sur laquelle, du reste, je n'ai jamais vu un seul bijou :

“Ne montre jamais aux goys que nous sommes juifs ; ils sont jaloux !”

– Vos parents n’arrivent en Palestine qu’une année après vous, donc vers la fin 1940 ? Compte tenu du danger, pourquoi avaient-ils tant attendu ?

– C’est qu’alors, par année et pour l’ensemble du pays, le gouvernement roumain n’accordait qu’un millier d’autorisations à ceux qui voulaient émigrer en Palestine. Or, vous pouvez imaginer le nombre de personnes désireuses de fuir le pays...

– Et les familles Naftulea-Şaraga et Goldenberg, demeurées à Iaşi ?

– Les nouvelles d’eux ne nous sont parvenues que très tardivement. Mis à part quelques messages transmis par la Croix-Rouge et qui pouvaient prendre des mois, nous ne savions pas grand-chose. Bien sûr, il y avait la radio, mais il s’agissait là de nouvelles d’un ordre très général. Je me souviens aussi que la *Haganah* – « la Défense », une organisation clandestine juive datant d’avant la guerre – faisait parachuter en Roumanie et en Hongrie des jeunes volontaires aux fins de récolter des renseignements... mais en aucun cas des nouvelles d’ordre familial !

« Du côté paternel, mon grand-père Mendel était déjà décédé. Quant à ma grand-mère Amalia, leur maison ayant été détruite par les bombardements soviétiques de fin juin 1941, elle dut trouver refuge chez des voisins. Elle est morte moins d’un mois après le pogrome. Côté Goldenberg, pendant la terrible matinée du 29 juin 1941, mon oncle Mauriciu – celui qui habitait dans notre cour – s’est fait rafler. Très inquiète, ma grand-mère Clara a prié son mari de se rendre à la préfecture, voir ce qui se passait. Ni l’un ni l’autre ne sont revenus. Tout ce que l’on sait d’eux, c’est qu’ils furent embarqués dans les trains de la mort. Grand-père Lupu dans le train pour Podu Iloaiei ; son fils Mauriciu dans celui pour Târgul Frumos. C’est ainsi que tous deux ont péri. N’ai-je appris leur fin qu’après la guerre ? Un peu plus tôt, tout de même ? C’est possible. Je ne m’en souviens plus.

– En 1946, une maîtrise de chimie et de physique en poche, vous vous rendez à Paris, vous inscrivez à la Sorbonne, y préparez un doctorat ès sciences physiques. Ensuite, vous êtes

recrutée par le CNRS. Vous y deviendrez maître de recherche, puis directeur de recherche...

– Vous êtes bien informé !

– Internet ! Vous donnez également le jour à un fils, Daniel.

– À deux fils ! À Reuven, d'abord, puis à Daniel. Je précise qu'aucun des deux n'a été circoncis. Libre à eux de croire en ce qu'ils veulent. La religion, je vous ai dit le peu de place qu'elle avait tenue dans ma vie. À vingt-sept ans, tout de même, pour épouser la femme qu'il aimait et qui provient d'un milieu séfearade pratiquant, Daniel s'est converti. Reuven pas. Voilà, vous savez tout.

## Au bon plaisir de l'accordéoniste

À l'évidence, la religion n'avait su conquérir qu'une maigre place dans le cœur de Lisbeth, celui de ses parents et du reste de sa famille... à l'exception notoire du grand-père Mendel. Et il est clair qu'à la même époque, à Bucarest, au sein du couple Dolingher, il n'en était guère allé autrement. Nés juifs, ces gens n'avaient au fond cherché – comme tout un chacun – qu'à se faire une place au soleil, petite ou grande selon les ambitions ou les moyens du bord. Qu'à procurer aux leurs la meilleure vie possible, travaillant dur pour cela. Ici une quincaillerie prospère, là une supérette – l'une et l'autre ouverte à tous, sans considération d'appartenance. Et puis, une fois de plus, la marque d'infamie – stigmaté tant redouté et si commode – était revenue semer effroi, douleur, exil, ruine ou mort. Les cinq ensemble, trop souvent.

Ce phénomène, à force de lectures, à force donc de le voir ressurgir au fil des siècles, au gré d'une poignée de circonstances particulières (excessif endettement d'un prince, zèle des gens d'Église, incursions étrangères, rivalités ou crises économiques), je le sentais promis à devenir le leitmotiv des pages que je souhaitais écrire. À quoi, de fait, se laissait-elle résumer, la destinée de la communauté israélite de Iași, sinon à une avance cahin-caha, en dents de scie – sorte de

danse désordonnée à travers les époques, tantôt poussive, parfois heureuse, souvent cruelle, humiliante, meurtrière... selon qu'un accordéoniste nommé Histoire, pianotant sur ses boutons nacrés et excellent à brasser l'air, s'appliquait à distendre le soufflet, ou au contraire à l'écraser ?

Pour expliquer la chose, certains avaient cru bon de pointer du doigt certains traits distinctifs propres à exacerber les sentiments judéophobes. Le caftan noir, bien sûr – souvenir de Pologne, de Russie ou de Galicie. La barbiche et les papillotes. L'usage du yiddish... Mais derrière tout cela ? Derrière ces signes que le passage du temps s'était malgré tout employé à gommer au point que, dans les années trente, disait Lisbeth, elle eût été surprise de croiser dans une rue de Iași de ces hommes pieux que les caricatures s'entêtaient à représenter, ne manquant pas de les doter d'appendices nasaux épais comme des courgettes ?

« Même grand-père Naftulea, tout religieux qu'il fût, ne se serait jamais vêtu ainsi. »

Au reste, me disais-je, quittant la rue Pavée pour obliquer rue des Rosiers, en route vers certaine librairie du Temple où m'attendait peut-être l'une ou l'autre trouvaille utile à mon dessein : « Et les six morts ! Et les vingt-deux blessés de l'attentat perpétré ici même il y a trente ans – soit le 6 août 1982 – dans le restaurant Jo Goldenberg, devenu depuis cette déprimante boutique de jeans “super déco catchy” dénommée *Temps des cerises* ? Ces Mohamed Benemmon, André Hezkia Niego, Grace Cuter, Anne van Zanien, Denise Guerche Rossignol ou Georges Demeter ? Ces autres à qui la chance sourit en les laissant en vie ? Qui étaient-ils ? Des intégristes dont la vue ne pouvait qu'offenser le supposé bon goût républicain ? De riches et insolents banquiers aux doigts crochus ? Les membres d'une confrérie occulte et planétaire déterminée à se venger de leurs bourreaux chrétiens ? »

La librairie du Temple ne fut nullement avare de découvertes. Ni les trois autres auxquelles, du reste, j'allais rendre visite « à tout hasard ». Pensez : *L'Antisémitisme en Russie*, de Jean-Jacques Marie. *Une enfance stalinienne*, d'une certaine Lilly Marcou, Juive roumaine née à Iași en 1936. *Sous trois dictatures*, de Lucrețiu Pătrășcanu. Plus une hagiographie du Baal Shem Tov, le fondateur du mouvement hassidique. Plus

encore un volume de théâtre yiddish cherché depuis longtemps. En prime : les œuvres de Haïm-Nahman Bialik, auteur du saisissant *Dans la ville du massacre*, ce poème fleuve écrit à chaud au lendemain du pogrome de Kishinev de l'an 1903 et dont voici un court extrait :

Lève-toi, va dans la ville du massacre, et jusque dans les cours,  
De tes yeux tu verras, de tes mains tu toucheras, sur les haies,  
Les arbres et les pierres, et les murs des demeures,  
Le sang coagulé, les cervelles durcies des hommes assassinés.  
Puis traverse les ruines, enjambe les décombres,  
Les parois éventrées, et les poêles brisés,  
Où la hache destructrice approfondit les brèches,  
Dévoilant pierres brûlées et briques calcinées,  
Bouches ouvertes, plaies béantes, blessures mortelles et noires  
Blessures incurables, à jamais sans remède ;  
Tes pieds s'enfonceront dans les plumes, tu trébucheras sur  
Des monceaux de décombres, livres et parchemins en lambeaux,  
Anéantissement d'une peine inhumaine et d'un trop lourd labeur ;  
Ne reste pas sur ces ruines, et passe ton chemin  
– Tu verras devant toi les acacias en fleur, exhalant leur parfum,  
Sur leurs bourgeons des plumes qui ont l'odeur du sang ;  
Et malgré ta colère, et malgré ta fureur, leur étrange encens  
Inondera ton cœur des délices du printemps – sans que tu en  
éprouves le moindre dégoût.  
Du soleil les flèches d'or transperceront ton corps,  
Et sept rayons, de chaque éclat de verre, riront de ton malheur...

Fameuse récolte ! Au point que, trotinant vers la gare de Lyon, voyant flancher mon humeur triomphale, je sentis l'oppression me gagner. M'étais-je mué en oie gavée à l'excès, jusqu'à menacer d'exploser ? Tant de pages déjà ingérées, annotées, recopiées ! Tant d'autres qui m'attendaient – par centaines ou milliers. Et à présent, ces volumes qui venaient s'ajouter. Mais avais-je le choix quand chacun de ces livres, je le savais pertinemment pour l'avoir maintes fois éprouvé avec émerveillement et gratitude, portait en lui, outre une somme de détails signifiants, *au moins un* élément capable de me faire mieux saisir l'équilibre général de ce tout que je me promettais passionnément de faire revivre – m'offrant ainsi, au fil du temps, d'en rectifier, d'en nuancer ma vision ?

Faisons le point : d'ici au 1<sup>er</sup> octobre – date à laquelle j'allais établir mes quartiers à l'hôtel Unirea –, restait un peu moins de trois mois. Douze semaines, précisément, durant lesquelles ma mission serait de préciser les principales étapes d'une aventure humaine inaugurée dans la troisième partie du XVI<sup>e</sup> siècle pour s'interrompre... Pour s'interrompre Dieu sait trop quand ! À la veille de la Seconde Guerre mondiale, avec un peu de chance ? Idéal mais impensable ! Bien trop peu d'heures à disposition, même en forçant l'allure. À l'année 1923, à défaut, date du changement dans la Constitution qui allait accorder aux Juifs de Roumanie ces droits civils et politiques longtemps revendiqués, féroce ment contestés ? Ce serait prendre mes désirs pour des réalités. Quand donc, alors ? À l'occupation russe de 1828-1834 ? Aux réformes législatives puissamment inspirées par Moscou et d'où découleraient, pour les Israélites (quoique la classe paysanne serait à peine mieux servie), des malheurs en pagaille ?

Et maintenant, pour couronner le tout : ce fou encombré de paquets, à la démarche saccadée, aux yeux exorbités, tel que la vitre du buffet de la gare m'en renvoie le reflet...

Où pourrais-je en être d'ici une douzaine de semaines ? Je le saurai bien assez tôt. Cette manie de tout planifier ! Décidément, il dit vrai, le proverbe yéménite :

Un âne reste un âne, fût-ce parmi des milliers de chevaux.



II

LA VIE CAHIN-CAHA



## Du bel avenir d'un carré rose

Un jeune, brillant, souriant professeur d'histoire prêt à entrer en scène. Un minuscule carré de couleur rose sur la planche d'un atlas ancien. Un fantastique arc pierreux. Une plaine que balafre un trait bleu et sinueux surmonté du mot *Prut*. Un homme qui ne sait trop comment s'y prendre pour ordonner les pièces du *tout* qu'il souhaite sans tarder introduire.

Risquons-nous, cependant ! Et pourquoi pas avec le fantastique arc pierreux que forment les Carpates – ce château fort dont la mission (du moins pour les humains) semble être d'épargner des incursions orientales les territoires auxquels, un jour, seraient décernés les noms de Slovaquie, Serbie, Bosnie-Herzégovine, Hongrie, Croatie, voire même Autriche ?

Les Carpates, soit ! – avec, comme je l'ai dit, à l'ombre de leur forteresse couverte de forêts mêlant feuillus et conifères, les divers peuples d'Europe centrale de la sorte abrités des hordes tatares et autres envahisseurs venus de l'est. Sur leur flanc opposé – et c'est là ce qui m'intéresse –, semblables à des contreforts : une suite d'éminences moins élevées et frangées de collines, prélude à trois vallées qui s'élancent, parallèles, puis dévalent en s'enflant en direction du sud-est. Soit les vallées du Dniestr (fleuve au-delà duquel commence l'étendue primitive de la steppe, voie royale des pillards), du Prut et du Siret.

Combien grasse et fertile, cette Moldavie dite « historique », pétrie de plaines et de collines, sillonnée d'innombrables rivières, dont l'aire naturelle se trouve ainsi délimitée : à l'ouest par les montagnes carpatiques, au nord et à l'est par

le Dniestr et le Ceremuş, au sud-est par la mer Noire et au sud-ouest, enfin, par les rivières Siret et Milcov ! À ce point riche, féconde, prospère, amie des céréales, des bovidés et des chevaux, qu'au fil des siècles la Belle ne manquera jamais de prétendants. Voyez-les s'empressez, se mesurer, s'estourbir, se chasser. Romains, Goths, Huns, Gépides, Avars, Bulgares, Hongrois, Mongols, Polonais, Ottomans, Russes, ainsi jusqu'au déferlement de l'Armée rouge, le 22 août 1944.

Rien de surprenant, dès lors, à ce que le siège des premiers gouvernements du voïvodat de Moldavie fondé par Bogdan de Cuhea en 1359 (lequel avait quitté Baia trop à portée d'une Couronne hongroise aux appétits exorbitants) ait été déplacé à Rădauți, puis à Suceava. Soit au cœur du « Pays-Haut » de la *Douçle Bucovine*, zone frontalière constituée de massifs montagneux puissamment boisés et que séparent d'étroites vallées. Une région, par conséquent, moins accessible aux incursions.

La chose est entendue : la manœuvre revenait à se mettre un peu plus à portée des Jagellons, souverains héréditaires régnant conjointement sur le royaume de Pologne et le grand-duché de Lituanie. Pas vraiment rassurant non plus. Du moins était-ce là se tenir à distance du redoutable khanat de la Horde d'Or établi sur la rive orientale du Dniestr, là où les héritiers du petit-fils de Gengis Khan imposaient à distance leur tribut aux souverains Moldaves, de même qu'aux princes russes – de l'Oural à la Galicie.

Revenons-en à la carte dénommée *La Moldavie à ses origines* – document sur lequel une sorte de cerf-volant rosâtre semble se laisser porter par une petite brise soufflant depuis le Pont-Euxin. En travers de son corps : le long trait bleu et sinueux surmonté du mot *Prut* dont j'ai parlé. Et là, comme l'affleurant, au centre de la figure : le fameux carré rose flanqué d'un *Iași*.

Les atouts de ce coin perdu par 47° 10' de latitude Nord et 27° 36' de longitude Est – lequel, en vérité, n'était pas même baigné par ledit Prut mais seulement par le Bahlui, simple affluent de la Jijia ? Ce qu'offrait de particulier ce petit carré-là, si bien qu'en 1565, par la volonté du voïvode Alexandru Lăpuşeanu, il supplantera Suceava pour devenir la nouvelle capitale de la principauté moldave ?

Faisons les comptes. Un Bahlui au débit certes variable ; capable, en cas de pluie, de sortir de son lit pour couvrir

les milliers d'hectares d'un sol argileux, peu pénétrable, mais qui, par temps de sécheresse, se mue en simple filet d'eau. Sur sa rive septentrionale, par contre, d'une hauteur variant entre quarante et deux cents mètres au-dessus de la rivière, soit donc protégée des incursions de l'eau et des humains : une éminence composée de terrasses naturelles, suite de collines courant sur environ deux kilomètres et que séparent des ruisseaux poissonneux. En outre, sur l'une d'entre elles, plus tard appelée Repedea : une plaque de grès. Une autre encore, de calcaire celle-là. Toutes deux offrant aux possibles colons autant de matériaux de construction. En prime, si l'on ose dire, fruit d'une stratification géologique créée par les eaux de la grande mer Sarmate qui recouvrait, voici vingt-cinq millions d'années, l'ensemble du pays : un terrain favorable à l'établissement et au développement de la viticulture. Qu'on ajoute à l'esquisse, avec des précipitations annuelles variant entre trois et quatre cents millimètres, un microclimat tempéré, qu'on sait avoir été plus favorable aux humains avant que le déboisement massif ne rende la plateforme davantage perméable à l'influence de la steppe (étés brûlants et hivers rigoureux) – entravant du même coup l'apiculture tout en favorisant les glissements de terrain. Que l'on précise encore la présence de sources naturelles aux effets bienfaisants...

Pour compléter l'ensemble, s'élançant vers le nord : la plaine immense. La plaine propice aux allées et venues du bœuf tirant sur la charrue et que limite la Bucovine, ce plateau composé de forêts denses, d'une altitude avoisinant parfois les six cents mètres et dont les multiples érosions offrent maintes voies d'accès aux régions environnantes... Vaste réseau de chemins et sentiers qui se déversent dans la grande route commerciale courant de Lvov aux bouches du Danube.

Au total, compte tenu de la somme d'avantages qu'offre un tel lieu, on ne s'étonnera guère de ce qu'en route vers quelque improbable destination, progressant dans cette zone de climat située entre steppe et plateaux, tels petits groupes humains aient pu songer à établir ici ce qui, au temps du paléolithique supérieur, dut constituer une simple halte. Un campement qui, quelques millénaires plus tard, serait appelé à devenir un lieu d'habitation durable. Une agglomération rurale, tout d'abord limitée à l'extrémité sud de la plateforme naturelle, dans un

quartier autrefois dénommé Beilic – là où se dresserait ensuite le siège du prince... puis l'actuel Palais de la culture.

Partie de là, très lentement, Iași s'étirera le long de l'éminence surmontant le Bahlui – et ce dans les deux sens. Suite à quoi, ayant colonisé Șoragari, qu'un simple ruisseau sépare de Copou, les cinq collines restantes que sont Cetățuia, Galata, Buciun-Paun, Repedea et Breazu seront elles aussi destinées à servir d'extension à la ville.

Mais patience, retenons les leviers du temps ! Car à l'instant où, d'un mouvement aussi habile que complaisant, le jeune, brillant et souriant professeur associé en histoire médiévale qu'est Laurențiu Radvan s'empare d'un plan pour y tracer un cercle vert (d'autres suivront bientôt, qui seront rouge, bleu, orange et noir), Iași est à peine davantage qu'une bourgade organisée autour d'un marché appelé *Târgul de Jos*. Autrement dit : « Marché d'en Bas ».

Quant à savoir ce qui valut à l'agglomération ce nom de Iași dont certains spécialistes – féroce­ment remis en cause par les tenants d'un document signé le 8 octobre 1408 par le voïvode Alexandru cel Bun – font remonter la toute première mention à 1395...

Devait-elle cette appellation :

a – au peuple scythe des Iazyges qui, selon une légende, aurait investi son territoire au XVI<sup>e</sup> siècle avant notre ère ?

b – à quelque toponyme lié à un dénommé Iaș (nom dérivé de Ioan ou de Iacob), maître de domaine en des temps indéterminés ?

c – aux Alains, mercenaires à la solde des Bulgares, des Hongrois, voire des voïvodes veillant sur les principautés roumaines et auxquels, prétend-on, les Russes auraient conféré le nom de *Jassi* ? À moins que ces Alains, archers fort belliqueux, ne fussent au contraire alliés aux Mongols – cela jusqu'au moment où, au cours de la seconde partie du XIV<sup>e</sup> siècle, les princes moldaves reprendraient le contrôle de la région...

Questions ! Questions ! Questions !